



# Les chroniques de Prologue

par Augustin Lebeau

Août 1853



## TABLE DES MATIÈRES

La grande aventure de Jovite Lambert (1) .....	3
Un engagé de Léon Simard a pris la «poudre d'escampette» .....	6
La grande aventure de Jovite Lambert (2).....	10
La grande aventure de Jovite Lambert (3).....	13
La grande aventure de Jovite Lambert (4).....	15
La grande aventure de Jovite Lambert (5).....	17
La grande aventure de Jovite Lambert (6).....	20
La grande aventure de Jovite Lambert (7).....	23
La grande aventure de Jovite Lambert (8).....	26
La grande aventure de Jovite Lambert (9).....	29
Madame Pétronille Papineau et le docteur Harris.....	33
Information cruciale au sujet de la partie de baseball .....	36
Les Simard affrontent les Lavoie .....	38
Pitreries et pagaille au baseball .....	41



## La grande aventure de Jovite Lambert (1)

Prologue, mardi 2 août 1853

### TEMPÉRATURE DU JOUR

Enfin, une pluie est venue arroser les terres de Prologue. Le temps, ces derniers jours, a été trop chaud de sorte que cette petite pluie bienveillante est partie en fumée dès son contact avec le sol.

Ma foi! La visite de Jovite Lambert a été fabuleuse et je vous avoue que rien d'autre ne pouvait arriver de plus satisfaisant. Je me suis fait la promesse d'offrir la rédaction de cette aventure à Paulin Larose qui voe une grande admiration à son oncle Jovite.

Pour Paulin, oncle Jovite est le plus grand voyageur et explorateur de tous les temps. Malgré son absence de la seigneurie pendant plusieurs années, Paulin n'a jamais cessé de l'aimer et de l'espérer. Contrairement à certains, il n'a jamais cessé de croire en son retour.

J'ai terminé la chronique précédente en décrivant la sépulture de l'un des passagers de «L'Empire City», navire sur lequel voguait notre héros.

Jovite m'a confié que cette sépulture l'avait effrayé à tel point que si on lui avait offert une place de retour, il aurait accepté l'offre sur le champ.

Une fois parvenu à Chagres, il a pris un canot avec quatre autres compagnons de voyage. Ils étaient six par canot pour monter la rivière Chagres en payant aux pagayeurs \$10.00 par tête y compris les bagages. Jovite et Portelance profitaient d'une avance qu'un compagnon plus fortuné leur avait consentie.

C'était le temps des pluies et il plu assez pour faire monter l'eau de la rivière de trente pieds de sorte que la troupe ne pouvait plus avancer, car ni rame ni perche ne pouvaient avoir raison du courant.

L'équipée s'est reposée dans la tête des arbres en attendant que l'eau baisse. Il a bien fallu deux jours avant que la rivière ne redevienne hospitalière. Plusieurs canots s'étaient ainsi mis à l'abri et Jovite a été témoin d'un grand malheur. Un jeune Anglais a glissé dans l'eau de la rivière et a été mangé par des crocodiles qui attendaient patiemment de faire un bon repas.

Puis, la canoté s'est rendue jusqu'au bout de la rivière Chagres, mais non sans courir d'autres dangers. Par exemple, quelques compagnons eurent la frousse, car ils échappèrent de justesse à la morsure de serpents et de lézards penchés à la tête des arbres sous lesquels le canot passait. Les pagayeurs les avaient bien avertis de faire attention, car la morsure de ces serpents et de ces reptiles pouvait être mortelle.

Dans le canot de Jovite, il y avait un dénommé Primevert, un habitant de la seigneurie de la Chamaille dont Jovite n'avait jamais entendu parler. Il était d'un grand courage. Jovite l'a vu tuer sept lézards qui étaient montés dans les arbres.

Au bout de la rivière Chagres les attendaient un grand nombre d'hommes qui s'occupaient à porter les bagages et autres effets jusqu'à Panama.

La distance était de 21 milles à travers les montagnes. Il en coûtait \$10.00 pour avoir un porteur, car entreprendre de porter ses valises dans un pays aussi chaud était très hasardeux.

Certains ont cru pouvoir porter leurs effets pour ménager quelques piastres. Au lieu de ménager, ça leur a coûté la vie. Un homme, dénommé Trouillard, est ainsi tombé malade au bout de trois jours de route et il est mort le lendemain. Il a été enterré pour que les bêtes ne viennent dévorer sa pauvre carcasse.

Ce pauvre homme devait avoir dans la cinquantaine. C'était l'un de ceux qui avaient laissé sa famille, composée de sa femme et de quatre enfants, pour essayer de faire fortune. Malheureusement, il n'a laissé que ses os à Panama et une lettre d'adieu que Jovite était chargé d'expédier à sa veuve dès qu'il le pourrait.

Il y avait, à Panama, deux grands hôtels, dont l'un tenu par un Américain et l'autre par un Espagnol. Le prix de la pension était de deux piastres par jour. C'était un prix trop élevé pour Jovite et ses nouveaux compagnons. Il a résolu son problème en se joignant à une vingtaine d'hommes qui louaient une maison à raison de dix cents chacun par jour.

À suivre.



Mon cher ami James MacPherson est venu me rencontrer en catimini. Je croyais bien qu'il avait entre les mains, le fameux rapport des élèves de l'institutrice, mademoiselle Sophie . Ce sera pour une autre fois. Il m'a plutôt fait lire une lettre écrite par ses amies Jenny, Sofia et Marianne, élèves de l'école Armand-Racicot.

Diantre! J'avoue que j'ai été très intrigué par les révélations que les jeunes filles faisaient sur l'avenir du Bas et du Haut-Canada. Voyez par vous-mêmes:

«C'est moi Sofia [...]. Aujourd'hui, je vais vous parler de notre pays le Canada. Je vais commencer par vous parler de la confédération. Premièrement, c'est le premier juillet 1867 que le Canada a été créé. À ce moment, le Canada n'était composé que du Québec, de l'Ontario, de la Nouvelle-Écosse et du Nouveau-Brunswick. Et il a continué à se construire peu à peu [...] ce qui donne maintenant [...] 10 provinces et 3 territoires. Notre pays est le deuxième plus grand pays du monde. Le premier ministre du Canada est Jean Chrétien, mais il va bientôt se retirer. Nous vivons dans le Québec. Maintenant, le premier ministre du Québec est Jean Charest et non Bernard Landry».

— Si je demandais aux enfants du village qui est le premier ministre du Canada-Uni, bien peu seraient en mesure de répondre à ma question. Pourtant, cela ne semble pas le cas pour les élèves du futur. Est-ce que je me trompe? Je serais curieux de savoir s'ils connaissent l'histoire politique de cette première moitié de XIXe siècle.

— Cette même jeune fille nous a également informés sur la ville de Longueuil. Ce qu'elle nous décrit est très surprenant et monsieur MacPherson a dû faire une petite enquête pour expliquer où en est cette ville en 1853. Voici donc les propos de Sofia sur la ville de Longueuil:

«Il y a environ 1 an et demi, Longueuil était une ville normale. Mais à cause des fusions forcées, je pense [...] que c'est la troisième plus grande ville du Québec. Maintenant, Longueuil est composée de plusieurs villes, je pense, de huit villes. Mais Longueuil reste quand même une ville très confortable et assez accueillante».

— Ma foi, j'espère bien qu'une aussi grosse ville est accueillante.

Voici le résultat des recherches de monsieur MacPherson concernant la ville de Longueuil à notre époque.

— «Ma chère Sofia, Longueuil existe à mon époque et je dois te dire que c'est un très grand village. [...] Longueuil est en fait un territoire très vaste qui est divisé en deux paroisses. Il y a le village de Longueuil et également la paroisse de Saint-Antoine de Longueuil. Un nouveau maire vient d'être élu, il se nomme Pierre Davignon. C'est un homme fort sympathique. Nous allons bientôt entamer la construction d'un pont qui traversera la rivière pour se rendre à Montréal, à votre époque, ce pont se nomme Victoria? Si je me souviens bien de ce que vous m'avez déjà raconté dans une précédente lettre.... Ce pont facilitera le transport des marchandises».

— Certes! Monsieur MacPherson, je suis de votre avis. Un pont facilitera les déplacements des hommes et le transport des marchandises... en attendant, qu'en est-il du pont que l'on veut construire sur la rivière La Serpentine?

*Augustin Lébeau, journaliste*



## Un engagé de Léon Simard a pris la «poudre d'escampette»

Prologue, jeudi 4 août 1853

### TEMPÉRATURE DU JOUR

Quel temps magnifique, quel temps idéal pour la promenade; vent sec et doux, ciel bleu sans nuage; veillée troublante de sérénité!

Un des engagés de Léon Simard a pris la «poudre d'escampette».

Ma foi, c'est bien bon pour le bonhomme Simard qui abuse de ses engagés.

Il leur réserve les travaux les plus exigeants comme les labours, le creusage et le récurage des fossés, le charriage des pierres, l'essouchemen, le battage du blé.

Il agit de même principalement avec les jeunes ouvriers agricoles qui ne viennent pas de la paroisse.

Faut croire qu'il craint les réprimandes!

Heureusement, il évite d'engager de jeunes enfants de sept ou huit ans que certains parents louent à de gros fermiers pour des périodes allant parfois jusqu'à ce que les enfants atteignent l'âge de quatorze ans!

Il n'est cependant pas le seul à refuser ce genre de marché.

Ici à Prologue, la plupart des habitants emploient les membres de la famille ou bien encore de jeunes agriculteurs âgés d'au moins 16 ans!

Léon Simard a avoué à son épouse que jamais il ne ferait comme son père qui engageait ainsi plusieurs garçons en bas âge.

L'un de ces jeunes engagés, Joseph Boutonne, était devenu le principal ami du jeune Léon.

Il paraît que Léon Simard, alors enfant, a beaucoup souffert du traitement que son père infligeait à Joseph.

Tout cela est, de mémoire d'homme, une bien triste histoire. Les parents de ce dernier ayant abandonné Joseph à son sort, au bout de quelques années, il devint le «souffre-douleur» du bonhomme Simard, père!

Boutonne est parti un beau matin de septembre et personne ne l'a jamais revu depuis.

Léon Simard en a toujours voulu à son père de lui avoir ainsi enlevé son meilleur ami!

Passons! La construction du presbytère est presque achevée. Ma foi, c'est un bien bel édifice!

Les habitants de Prologue sont à leurs récoltes. Tout comme pour l'an passé, il paraît qu'elles seront bonnes, la température ayant été fort clémence depuis le mois de mai!



Steven et Pascal, deux correspondants du docteur Harris, ont demandé à être éclairés sur les soins médicaux apportés aux habitants de Prologue. Voyez comme la réponse à une simple question peut contenir des trésors d'histoire et de connaissance:

— «Dans une lettre précédente, je vous ai avoué très humblement que j'ai parfois recours aux potions et aux tisanes de la veuve Bernier pour soigner plusieurs maladies.

— Cette dame est une encyclopédie vivante. Elle connaît la botanique, le bois, la pharmacologie, les symboles et la mythologie de presque tous les arbres et plantes qui nous entourent.

— Prenez par exemple, le frêne. Il y a de beaux frênes sur le mont Bleu, localisé dans le territoire de la seigneurie de la Chamaille. Il y a aussi toute une colonie de frênes sur le versant nord de la montagne du Solitaire.

— Le FRÊNE est un arbre de pleine lumière aimant les sols frais et profonds. Présent jusqu'à une altitude de 1500 mètres, il résiste aux grands froids, mais ses fleurs craignent les gelées printanières. Son fruit est une samare, appelée parfois «langue d'oiseau». Sa fructification est très irrégulière. Il peut vivre jusqu'à 250 ans.

— LE BOIS est dur, élastique et tenace. Il est utilisé pour les manches d'outils, les avirons, les échelles et d'une façon générale tout ce qui doit être résistant pour supporter des fléchissements ou des torsions.

— Monsieur Roger Lamarre utilise beaucoup ce bois. C'est par excellence le bois des lances, des javelots, des harpons, des flèches.

— En PHARMACOLOGIE, l'écorce est fébrifuge. Les feuilles sont connues pour leur pouvoir diurétique, antigoutteux et antirhumatismal.

— Madame Bernier fait une tisane qui est très bonne pour ceux et celles qui souffrent de rhumatisme, de goutte et d'arthrite.

- La vieille dame m'a confié que c'était l'un des arbres le plus chargé de Mythes et de symboles.
- Par exemple, pour les Grecs, c'est le Frêne qui engendre la race de bronze, fille des Frênes, terrible et puissante. Les Méliades étaient les nymphes du Frêne, elles accompagnaient les Géants.
- Pour l'Islam Taslent, le Frêne, est l'arbre de la femme par excellence ; elle doit l'escalader pour cueillir les feuilles qui nourriront le bétail. C'est au Frêne qu'elles suspendent des amulettes «qui font battre le cœur des hommes». Il est interdit aux hommes sauf aux forgerons qui pratiquent l'art de la trempe, c'est-à-dire ceux qui sont maîtres du feu et de l'eau.
- Mais c'est surtout chez les peuples du Nord que les mythologies s'y réfèrent. Pour les Germains c'est l'Arbre du monde ; le gardien de la pérennité de la Vie.
- Pour les Scandinaves, c'est Yggdrasyl, le grand Frêne, l'Arbre du coursier d'Odin. Ce monde est l'enjeu de luttes continues entre les forces de la vie et celles de l'anéantissement.
- Voici ce que la veuve Bernier m'a raconté à propos du MONDE D'YGGDRASYL:
  - «Ses branches couvrent tous les mondes et atteignent le ciel».
  - Sa première racine traverse les trois mondes souterrains et plonge dans l'Aésir, le monde inférieur des Ases (les dieux). Bilfrost, l'arc-en-ciel, réunit l'Aésir à l'Asgard, leur domaine céleste.
  - Près de cette racine, il y a la fontaine d'Urd, la plus vieille des trois nornes sur laquelle elle veille en gouvernant la destinée des dieux et des hommes.
  - C'est une fontaine de jouvence où se fomente la Vie avec ses germes, ses fermentes, ses semences.
  - L'humus et l'eau en gardent les secrets. Un couple de cygnes y a élu domicile. Les dieux s'y réunissent pour tenir conseil.
  - La deuxième racine atteint le niveau médian, celui des Thurses de givre, les Géants de glace. Elle abrite la source Mimir, interdite, mais qui donne science et sagesse.
  - La troisième racine s'arrête au Niflheimr, le séjour des morts. C'est là qu'est la fontaine Hvergelmir qui alimente tous les fleuves de la Terre.
  - C'est aussi le repaire de Nioggrh, le gigantesque serpent qui attaque le Frêne en rongeant sa racine.
  - Les frondaisons sont peuplées d'animaux.
  - L'aigle vit à la cime et tous les jours il attaque Nioggrh. C'est l'écureuil Ratatosk qui porte les messages de défis que l'aigle et le serpent s'adressent.
  - Les jeunes pousses du Frêne sont broutées par quatre cerfs et la chèvre Heidrun ; elle alimente de son lait les guerriers d'Odin. Un coq d'or aide l'aigle pour surveiller l'horizon. Il préviendra les dieux à l'arrivée des Géants qui viennent pour détruire le monde.
  - Les légendes disent aussi que si un serpent avait à choisir entre se jeter dans un feu ou traverser l'ombre d'un Frêne, il choisirait le feu.

— Serpent veut dire par extension, maléfices, sortilèges, traîtrises, etc. En héraldique Le Frêne est la marque de l'amitié fidèle (il repousse les serpents).

— Le Frêne attire les cantharides (insecte coléoptère) dont la poudre séchée est un aphrodisiaque avéré.

— Le Frêne hérite souvent de cette caractéristique. Faire passer trois fois, avant le lever du soleil, un enfant malingre ou atteint de hernie au travers d'un Frêne fendu en long le guérira.

— Ici, à Prologue, j'ai vu, l'Irlandais, Sean McLean, faire ainsi avec l'un de ses enfants qui était malade.

— À mon avis ce ne sont que superstitions dangereuses.

— Fort heureusement, son petit garçon fut guéri par je ne sais quel miracle. L'histoire aurait pu être toute autre et se conclure par le décès du pauvre garçon.

— Monsieur McLean m'a raconté que lors de la famine de la pomme de terre (1846 à 1851) en Irlande, les émigrants en partance pour l'Amérique emportèrent chacun, comme talisman contre la noyade, un petit bout du Frêne sacré de Creevno. Voilà pour le frêne.»

Bougre! Comme tout cela est intéressant. Je m'interroge à savoir si nos correspondants du futur connaissent une légende, un conte dont l'histoire est l'enjeu de luttes continues entre les forces de la vie et celles de l'anéantissement.

Chers amis, connaissez-vous un monde semblable au MONDE D'YGGDRASYL?

*Augustin Lebeau, journaliste*



## La grande aventure de Jovite Lambert (2)

Prologue, samedi 6 août 1853

### TEMPÉRATURE DU JOUR

Depuis plusieurs jours, je suis le spectateur constant de l'aube qui, au cours des mois d'été, pénètre au lever du jour parmi les buissons serrés et touffus des boisés de Prologue. L'humidité a rendu les tâches des habitants plus lourdes alors que la peau se couvre de légères sueurs et que les vêtements transpirent leur couleur.

Voici la suite de la grande aventure Jovite Lambert.

Jovite et Portelance n'eurent pas à choisir une destination. Aussitôt qu'ils furent débarqués du vaisseau, plusieurs personnes les approchèrent pour leur offrir un travail. On leur offrait une piastre par heure.

Comme Jovite et Portelance ne savaient pas de quel côté aller, ils acceptèrent l'offre qui leur avait été faite. Ils travaillèrent pendant plus de treize heures sans jamais se reposer. Puis, une fois les gages payés, ils quittèrent l'endroit pour suivre le cours de la rivière américaine à destination de Nigger Bar. À cet endroit, il y avait des noirs qui tenaient un commerce et travaillaient l'or.

Jovite et Portelance ne connaissaient pas encore la manière de chercher et d'extraire l'or. Ils acceptèrent alors de suivre les conseils de ces commerçants.

Ces derniers les mirent rapidement à l'ouvrage. Jovite et Portelance travaillaient ensemble, en société. On leur a fourni le lavoir, un pic, une pelle de fer et deux seaux. L'entente prévoyait que la petite société devait payer une piastre et cinquante, par jour, pour la location des outils. En échange, on devait leur enseigner tout ce qu'il fallait savoir sur l'extraction de l'or. C'est ainsi que Jovite et Portelance firent l'apprentissage du métier.

Quoique, dans le temps des pluies et que l'eau fut très haute pour travailler à l'aise, la petite société fit, dans le temps de le dire, une dizaine de piastres. Il fallait des gens comme eux, fatigués de ne rien faire depuis plus de trois mois, pour chercher l'or dans cette boue, où les natifs mêmes ne travaillaient pas. Chaque jour le travail rapportait un peu plus. Une fois les pluies terminées, la petite société avait accumulé jusqu'à 25 piastres.

Comme les choses allaient bon train, Jovite et son associé, ainsi que de nombreux autres mineurs partirent, par un beau dimanche matin, à destination d'une île appelée «île des Mormons» où beaucoup de gens travaillaient. Ceux de la place qui désiraient poursuivre leur exploration, profitait du dimanche pour vendre leurs effets car, le coût du transport était trop élevé.

Jovite acheta, à cet encan, un sac de fleur (farine) pour treize cents et autres effets. L'économie était de taille en comparaison aux commerçants de Nigger Bar qui vendaient un même sac de farine, plus de quarante cents. L'économie était dans les mêmes proportions pour la plupart des autres effets. Ainsi Jovite, en plus de la farine, en profita pour acheter divers outils pour les mines et des agrès de cuisine. L'objectif visé était d'assurer son indépendance vis-à-vis des marchands locaux.

Ainsi, Jovite et Portelance firent près de 2000 piastres dans les douze ou quinze semaines qu'ils travaillèrent à cette place et, quoique la chaleur fut accablante (c'était dans le sud) ils auraient continué d'y travailler si ce n'avait été d'une maladie appelée «fièvre noire». Malheureusement, cette maladie emporta de nombreux hommes dans la mort.

Alors, craignant la mort, Jovite et Portelance partirent, avec quatre autres compagnons, pour Sacramento où, ils firent l'acquisition de mulets, utiles tant pour porter les effets que pour leur permettre de se reposer dans leurs déplacements.

Après l'achat des mulets, l'équipée est repartie pour le nord de la Californie en direction d'un endroit appelé Slawters Bar, sur la rivière Yuba. Il y avait environ cent cinquante milles à parcourir. La première moitié de cette route était presque entièrement en prairies. L'autre moitié de la route était bien boisée en bois de toutes sortes, mais, particulièrement en pins et cèdres. Ces arbres étaient d'une hauteur comme Jovite n'en a jamais vu au Bas-Canada.

Ils montèrent et descendirent chacune de ces montagnes et, entre chacune d'elles coulait une petite rivière que les hommes traversèrent sur des arbres abattus à cet effet. Les mulets furent traversés sur des chalands entretenus par un vieil homme. Ce dernier chargea jusqu'à une piastre et plus par mulet.

Ils marchèrent ainsi sept jours pour atteindre l'endroit qu'on leur avait décrit. En descendant la dernière montagne, la plus haute de la région, ils aperçurent de nombreuses autres montagnes couvertes de neige, ainsi que la Yuba même, sur laquelle des mineurs arrivés avant eux s'étaient frayé un passage dans la neige. Il paraît qu'il y avait, à quelques endroits, jusqu'à 10 à 12 pieds de neige.

À cet endroit du récit de son aventure, Jovite m'a confié qu'il avait pleuré toute une nuit en pensant à son épouse et à ses enfants qu'il avait abandonnés à Prologue afin de chercher fortune en Californie. Il avait repris courage en pensant à sa promesse de leur offrir une vie meilleure.

À suivre.



Voici d'autres croyances des gens de Prologue concernant certains animaux:

CHATS: — Quand le chat est nerveux dans la maison, c'est un signe de vent. S'il gratte les arbres et les pieux, le vent approche. Quand il mange de l'herbe ou qu'il marche sur la clôture, c'est un signe de mauvais temps.

CHEVAL:— Signe de pluie ou de vent ou de mauvais temps quand un cheval bâille. Le vent s'annonce quand le cheval hennit beaucoup. S'il a le poil dur, il va pleuvoir. L'hiver sera difficile si les chevaux ont le poil épais à l'automne.

CHÈVRE:— Quand les chèvres choisissent les lieux abrités ou se battent entre elles, c'est un signe de pluie ou de mauvais temps.

Quelques mots:

- Tuer le feu, une chandelle: pour «l'éteindre»;
- Tuque: pour «bonnet de laine»;
- Turbenthine: pour «térébenthine»;
- Tutayer: pour «tutoyer».

Augustin Lebeau, journaliste



### La grande aventure de Jovite Lambert (3)

Prologue, lundi 8 août 1853

#### TEMPÉRATURE DU JOUR

Soleil en avant-midi suivi d'un ciel ennuagé en fin de journée. Il est fort probable que la nuit prochaine laisse tomber quelques gouttes d'eau sur Prologue.

Au bas de la montagne, les hommes suivirent la rivière sur une distance de quatre milles. Peu de personnes s'y étaient établies. Puis, à un endroit qui leur sembla propice, Jovite et Portelance plantèrent leur tente près de celle de deux Canadiens dénommés, Dufour et Simard.

Il paraît que les deux hommes étaient partis d'aussi loin que La Malbaie. En conversant avec eux, Jovite comprit qu'ils connaissaient quelques cousins du marchand général de Prologue, monsieur Eustache Lavoie.

À l'époque de cet établissement, il était difficile de travailler, vu que l'eau était à un niveau élevé. Conséquemment, aussitôt que Jovite creusait un trou pour avoir la terre mêlée d'or et la laver, le trou se remplissait d'eau. Il en fut de même presque tout l'été, car, la neige qui fondait sur les hauteurs des montagnes, gardait les eaux de la rivière très hautes.

La plupart des hommes étaient inactifs, attendant que le niveau d'eau baisse. Jovite et Portelance descendaient un mille et plus, presque tous les jours, chargés de leurs outils, provisions et de leurs couvertures, advenant qu'ils soient obligés de passer la nuit dans leur nouveau lieu de travail, car, il faisait très froid après le coucher du soleil. Ce dur labeur leur rapporta entre 15 et 20 piastres.

Puis, Jovite et Portelance décidèrent, malgré les eaux trop hautes, de voir si le «claim» qu'ils s'étaient approprié était riche ou non. Quoique l'eau venait en abondance dans les trous qu'ils faisaient, ils travaillèrent avec acharnement. De peine et de misère ils remplirent des seaux de cette terre mêlée d'eau et de gravier et, après avoir lavé quelques seaux, ils s'aperçurent qu'il y avait beaucoup d'or. Ils travaillèrent ainsi, jusqu'à la brunante. Une fois la journée terminée, ils pesèrent l'or et, à leur grande surprise, ils comptèrent cinquante piastres d'or.

Les deux hommes étaient au comble de la joie de constater qu'ils avaient un lot aussi riche. Déjà Jovite préparait son retour, car il ne voulait pas séjourner longtemps en Californie.

Les deux associés engagèrent alors un homme dénommé, Toussaint Céré. Il était payé 200 piastres par mois. Il ne rapportait pas toujours l'équivalent de son salaire, mais, Jovite persistait à le garder parce qu'il croyait que tôt ou tard, il tomberait sur une place où il ferait 100 piastres par jour. Après tout, ça ne lui avait pris que trois heures pour faire 50 piastres et il était persuadé qu'il se ferait une bonne bourse durant l'été. Il prévoyait même être de retour à Prologue au commencement de l'hiver.

Hélas! la joie des deux hommes fut de courte durée. Un certain dimanche, sur les 10 heures du matin, une quarantaine d'Américains arrivèrent à l'établissement et s'accaparèrent tous les lots appartenant aux Canadiens alléguant que les Canadiens n'avaient pas le privilège de travailler l'or sur un territoire américain.

Pourtant, Jovite et Portelance avaient pris leurs papiers d'émancipation à New York et ils se croyaient légitimés de travailler l'or en Californie. Avec quelques autres Canadiens qui étaient dans le même cas, ils prirent un avocat et poursuivirent chacun de ceux qui s'étaient ainsi emparés de leurs lots.

Ils perdirent, dans l'aventure, jusqu'à leur chemise. La vie est parfois bien triste. Ils auraient pu avoir gain de cause si seulement ils avaient eu un témoin ou deux pour prouver un marché passé entre les Américains et deux autres Canadiens qui complotèrent avec les Américains.

Certes! Jamais Jovite n'oubliera ces deux traîtres. Les deux hommes étaient tous deux originaires de la paroisse de Verchères. Pis encore! Les juges américains acceptèrent, dare-dare, leurs témoignages au détriment de Jovite et Portelance.

Jovite, qui n'avait jusqu'alors versé que quelques larmes, pleura toutes les larmes de son corps. Puis, il retourna à sa tente pour faire ses préparatifs afin de partir le lendemain, à la recherche de quelque place isolée où ils pourraient travailler avantageusement.

Nos deux amis et associés s'éloignèrent de l'établissement où ils avaient pensé faire fortune. Ils quittèrent ce lieu, de grand matin, empruntant une route inconnue, la tête remplie d'incertitudes.

Les deux premiers jours de marche, ils ne rencontrèrent personne. La troisième journée, ils croisèrent six Canadiens qu'ils connaissaient. Parmi eux, il y avait des amis d'enfance de Portelance. Ils campèrent avec ces hommes durant la nuit et, avec eux, firent le projet de repartir le lendemain en suivant, au hasard, une des fourches de la rivière Yuba.

À suivre.



Encore des paroles sur les animaux:

CHIEN:— Les chiens paraissent engourdis, signe de pluie. Les chiens qui se roulent par terre annoncent du vent; en hiver, c'est un signe de tempête. Un chien qui mange de l'herbe ou qui bâille annonce de la pluie.

COCHON:— Lorsque le cochon est joyeux et vif ou qu'il se gratte, c'est qu'il va pleuvoir. Si les cochons transportent de la paille dans leur gueule, crient et secouent la tête, il y aura vent et parfois vent violent.

COQ:— Lorsque le coq bat des ailes le matin et caquette à des heures inhabituelles, cela signifie un changement dans la température. S'ils chantent le soir alors la pluie s'annonce. Le beau temps revient s'il chante pendant la pluie.

*Augustin Lebeau, journaliste*



## La grande aventure de Jovite Lambert (4)

Prologue, mercredi 10 août 1853

### TEMPÉRATURE DU JOUR

Impossible de voir le soleil, il a joué à cache-cache toute la journée.

Je reprends là où j'en étais dans l'aventure de Jovite Lambert en Californie. Ils partirent tôt le matin et ont marché toute la journée en prospectant diverses places, mais, sans succès. Un peu partout il y avait des trous creusés par des mineurs qui étaient passés bien avant eux. À la fin de la journée, la troupe s'est retrouvée dans un endroit vierge de toute action humaine. Ils campèrent pour la nuit. Puis, pendant des jours et des jours, ils se

déplacèrent ainsi sans jamais trouver un endroit propice.

Il y avait de l'or partout, mais, pas en quantité suffisante, pour que ce soit payant. Après de nombreux jours, Jovite, Portelance et leurs compagnons prirent la décision de retourner là où des Américains leur avaient volé leurs lots.

Il avait été beaucoup parler du procès pendant leur absence. Certains regrettaiient de s'être trouvés absents le jour du procès, parce que, disaient-ils, Jovite et Portelance n'auraient pas perdu leur cause. Ils auraient prouvé que les deux traîtres avaient fait de faux serments et qu'ils avaient comploté avec les Américains dans le but de s'approprier les lots de Jovite et Portelance. Certaines conversations avaient révélé le marché ainsi passé entre ces hommes.

Voici donc la stratégie que les fraudeurs employèrent: les deux Canadiens firent annuler les papiers de Jovite et Portelance et, en retour, ils purent exploiter la moitié des claims ainsi dérobés.

Un certain monsieur Slawters, un gentilhomme, avait trouvé l'affaire tellement odieuse qu'il avait pris à parti les deux traîtres, responsables de cette vilenie.

Tout cela s'était passé en l'absence de Jovite et de Portelance. À leur retour, monsieur Slawters leur offrit une part dans une société qu'il avait avec neuf autres personnes dans une île, située au milieu de la rivière, entourée de rapides, et qui, selon lui, promettait beaucoup.

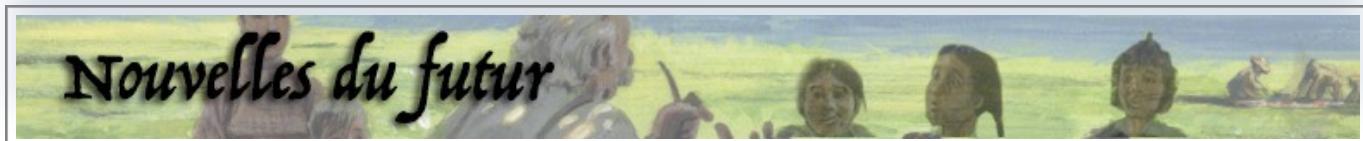
Dans ce marché, Jovite et Portelance payèrent \$400 piastres pour leur part à condition que l'endroit rapporte, mais, en cas contraire, ils avaient un retour de \$200 piastres, sur leur investissement initial. Les travaux commencèrent malgré la hauteur de l'eau. Les nouveaux associés construisirent une chaussée sur un côté de l'île afin de pouvoir

travailler le fond de la rivière lorsqu'elle serait à sec. La rivière était profonde à cet endroit de sorte que les hommes prirent 25 jours à terminer la chaussée composée d'arbres, de pierres et terre.

Puis, la hâte de savoir s'ils y trouveraient beaucoup ou peu d'or s'empara de chacun des compagnons. À leur grande surprise et découragement, ils n'y trouvèrent que du sable. Certains associés prétendirent alors que la chaussée avait été faite du mauvais côté et, d'un commun accord, ils défirent celle-ci pour la construire sur l'autre côté. L'ouvrage prit 28 jours à compléter et les résultats ne furent pas meilleurs.

À ce moment précis de son récit, Jovite m'a avoué avoir alors amèrement regretté d'être allé en Californie, car il avait rencontré bien plus de misères que de chances. Il s'ennuyait terriblement de sa famille, de ses frères et sœurs, de son épouse et de ses enfants. Il ne lui restait presque plus rien de l'argent gagné à Nigger Bar.

La saison achevait et ils n'étaient plus que 17 hommes à travailler dans une place éloignée de plus de quatre mille des voisins les plus proches. Une affreuse rumeur circulait à savoir que des «Sauvages» rôdaient et assassinaient les mineurs, restés derrière. C'est à ce moment que Jovite prit la décision de revenir... seul s'il le fallait! À suivre...



Il paraît que Jérôme Lagibotière a trouvé une balle pour la partie de baseball. Il s'agit d'une balle de crosse que Séraphin Marquis lui aurait donné il y a de cela quelques années. Roger Lamarre, pour sa part, offre de faire quelques bâtons avec du bon bois d'érable. Nous avons bien ri lorsque Madame Pauline Lemieux s'est offerte pour faire des biscuits. Hihih! Madame Anabelle a offert de confectionner des gants et de l'équipement pour le receveur. Elle a de bien curieuses d'idées! Nous verrons si toutes ces propositions seront retenues par les deux capitaines.

N'oublions pas qu'ils sont nombreux à vouloir faire partie de l'une des deux équipes. Paraît que les salaires sont extraordinaires! Pour l'instant, les offres sont nombreuses et chacun place ses pions...

Il est encore question d'animaux:

CORBEAU:— C'est un signe de mauvais temps quand les corbeaux croassent bruyamment et se chamaillent. Par contre, s'ils croassent normalement au petit matin, c'est signe de beau temps.

CORNEILLE:— Lorsque les corneilles se perchent sur les clôtures, la pluie n'est pas loin. Si elles croassent, il pleuvra le lendemain matin.

CRAPAUD:— Lorsque les crapauds sont sur la terre, il faut prévoir du mauvais temps. S'ils sortent en grand nombre le soir, il y aura de la pluie

*Augustin Lebeau, journaliste*



## La grande aventure de Jovite Lambert (5)

Prologue, vendredi 12 août 1853

### TEMPÉRATURE DU JOUR

Le soleil est revenu. Nous avons eu une journée chaude et très ensoleillée. Un petit vent du nord est venu nous rafraîchir en début d'après-midi.

crainte et misère.

Jovite est donc parti dans la semaine suivante, après avoir pesé son or. Les amis qu'il laissait lui exprimèrent leurs regrets de le voir partir avec si peu, après avoir fait de si grands sacrifices.

Jovite leur exposa sa crainte des attaques des Sauvages, son ennui de sa famille, sa peur de la maladie. Il leur expliqua qu'il croyait que s'il employait son temps sur sa ferme comme il l'avait fait dans les rivières de ce pays inconnu, il ferait autant d'argent, et ce, sans risque, et sans

Il expliqua que ce voyage ne lui avait jamais été favorable. En l'entreprenant, il avait confiance en lui. Il croyait qu'aucun homme ne pouvait faire mieux que lui attendu qu'il avait la santé, la force, qu'il savait tout faire, ayant travaillé comme cultivateur, comme bûcheron dans les chantiers et comme homme à tout faire sur les vaisseaux qui l'ont mené à Sacramento.

Pourtant, des gens qui n'avaient pas la moitié de sa capacité étaient tombés sur un lot riche et en conséquence étaient devenus plus fortunés que lui.

Jovite partit seul malgré les efforts que Portelance fit pour le garder. Sur la route des montagnes qui forment, dans cette contrée, un parcours de 75 milles, il fit la rencontre d'un jeune Anglais malade qui désirait se rendre à Sacramento.

Les deux hommes firent route ensemble et, arrivés aux prairies, ils eurent la chance de profiter de la voiture double d'un charretier qui allait à Sacramento. Le coût du passage était de quatre piastres chacun: prix dérisoire en cette partie du monde. En arrivant à Sacramento, Jovite alla directement se loger chez un nommé Ti-Phrème, un homme qu'il connaissait un peu, car il l'avait déjà rencontré à Montréal. Il tenait un hôtel à Sacramento et Jovite décida d'y passer la nuit.

Le lendemain, dans la salle à manger de l'hôtel, plusieurs voyageurs venaient d'arriver et plusieurs se proposaient d'aller hiverner dans les mines du sud. C'était le mois de novembre et, encore une fois, les tourments assaillirent notre ami Jovite. Allait-il encore tenter sa chance. Finalement, vers les 10 heures du matin, il prit un petit vaisseau qui faisait route vers San Francisco où il arriva un dimanche matin, au commencement de la grand-messe.

Sans trop savoir pourquoi, il se dirigea de suite à la chapelle pour prier. Après quoi il rendit visite au prêtre directeur qui l'invita à dîner afin d'avoir l'avantage d'écouter son aventure. Jovite lui raconta son infortune et son désir de retourner dans sa famille, si Dieu lui en faisait la grâce.

Il y avait cinq autres prêtres à la table et chacun lui conseilla de rester à San Francisco jusqu'au mois de mars ou d'avril avant de prendre son passage, car, le choléra et le typhus faisaient des ravages à Panama et à Chagres.

Après le dîner les prêtres se séparèrent pour aller chanter les vêpres et comme ils n'avaient pas de chantre Jovite offrit de les aider. Il y avait longtemps que Jovite n'avait chanté. Après les vêpres il fut complimenté et comme il y avait un enterrement le lendemain matin, il fut invité à chanter pour l'occasion. Après le service le prêtre lui donna 10 piastres.

Comme le prêtre voulait le garder, il expliqua la situation de Jovite à un ami marchand et, ensemble, ils décidèrent de lui offrir \$300 piastres par mois; les prêtres auraient ses services l'avant-midi et le marchand, l'après-midi comme commis, car Jovite savait lire, écrire et compter.

Jovite refusa. Son ennui de sa famille était le plus fort et après deux jours il prit un passage à bord d'un voilier qui devait accoster à Panama ou à Raaelejo. Ce dernier est sorti de la baie de San Francisco en compagnie de neuf autres voiliers qui allaient presque tous dans la même direction.

Le vent fut favorable pendant la première partie du trajet à tel point que pendant les six premiers jours le navire avait presque fait la moitié de la route. Puis, ce fut le calme plat pendant 26 jours. Il n'y avait pas assez d'eau sur le navire et l'équipage et les passagers furent mis à la rançon d'une bouteille d'eau. Jovite était heureux de ne pas avoir d'appétit et, par précaution, il gardait dans la bouche, un morceau de fer. Il paraît que cela enlève la soif. Les jours suivants allaient être épiques et jamais Jovite ne pourra les oublier.

À suivre.



C'est Chloé Lavoie qui insiste. Il paraît que quelques-uns de ses correspondants aiment bien apprendre les dictons des gens de Prologue sur les animaux.

**GRENOUILLE:**— Au printemps, quand les grenouilles coassent, c'est le temps de semer. Si les grenouilles sautillent plus que d'habitude ou qu'elles ne restent qu'en partie hors de l'eau, c'est un signe de pluie. Le beau temps sera au rendez-vous si des rainettes gardées dans un bocal s'élèvent sur de petites échelles.

**GUÊPE:**— Si les nids de guêpes sont placés près de la terre, il y aura peu de neige; par contre s'ils sont placés haut dans les arbres, la neige sera abondante.

**HIRONDELLE:**— Les hirondelles volant à ras de terre ou d'eau annoncent la pluie. Il va faire beau quand les hirondelles mangent de la terre. Il va y avoir du vent si les hirondelles se tiennent d'un seul côté des arbres afin de se nourrir des insectes qui, eux, s'abritent du côté opposé au vent. Un orage s'annonce si les hirondelles de mer quittent la côte pour pénétrer dans les rivières ou s'approcher des côtes.

Quelques mots:

- Usurier: pour «qui use beaucoup d'habit». Usurier signifie, «qui prête à usure»;
- Vache [Betterave à]: pour «betterave champêtre»;
- Vaillantise: «valeur, courage, bravoure»;
- Valeur [C'est bien de]: pour «c'est bien dommage»;
- Valte: pour «velte», mesure de liquide.

*Augustin Lébeau, journaliste*



## La grande aventure de Jovite Lambert (6)

Prologue, dimanche 14 août 1853

### TEMPÉRATURE DU JOUR

Depuis le début de l'été, la température a été propice aux travaux agricoles et aux jeux des enfants. Encore aujourd'hui, dame nature nous gratifie d'un temps doux, si doux...

Jovite ne prit presque pas de nourriture d'autant plus qu'elle était très mauvaise. Il usa son morceau de fer qui n'était autre, qu'un morceau de clou. Après quelques jours de disette d'eau, la fièvre se déclara. Cette fièvre commençait par une faiblesse qui persistait pendant deux ou trois heures. Puis, elle se transformait en une sorte de gaieté qui durait le même laps de temps et se terminait par une montée de rage.

Les passagers devaient, durant cette période de rage, attacher l'homme malade. Jovite a vu certains malades qui, croyant avoir un ennemi sur le bateau, ont profité de cette période de rage pour le poursuivre avec un grand couteau tout en le menaçant de mort. D'autres ont tenté de jeter à la mer tout ce qui leur tombait sous la main. Dans un cas, comme dans l'autre, la rage durait jusqu'au soir et seule la mort mettait fin au supplice.

Jovite se souvient que le dernier homme qui a souffert de cette fièvre était un homme d'une grande stature. Lorsque la rage s'est emparée de lui, il a poursuivi avec son grand couteau un homme avec lequel il avait eu des difficultés à bord. Cette poursuite a duré des heures. Les autres passagers étaient spectateurs et, comme Jovite, ils n'osaient faire quelque chose pour mettre fin à cette poursuite.

Jovite m'a raconté qu'il s'est alors levé pour parler au reste des passagers. Il leur a dit les paroles suivantes: «Messieurs, voulez-vous que, lorsque j'aurai mis cet homme à terre, le saisir de suite avec moi et nous l'attacherons, mais soyez vifs, car avec la force qu'il a et son couteau il peut me donner la mort.»

Les passagers firent la promesse de l'aider le moment venu et Jovite alla rapidement vers l'homme malade. Il le jeta à terre et avec l'aide des autres, il l'attacha. Le pauvre homme est mort la nuit même de l'incident.

Il n'y avait nul vent et il y avait une mortalité par jour. Puis, les passagers s'en prirent à l'équipage en les menaçant de les mettre à mort s'il n'y avait pas de changement le

lendemain. Ces passagers rebelles s'étaient déjà réunis et avaient décidé la manière de tuer les hommes d'équipage. Ils en étaient venus à la conclusion de les pendre. Un gros paquet de cordes fut apporté et les enragés s'apprêtèrent à mettre leur projet à exécution.

Jovite qui connaissait mal la langue anglaise s'est alors adressé aux quelques hommes respectables qui ne prenaient pas part à cette rébellion. Ensemble, ils décidèrent de s'adresser aux rebelles pour essayer de leur faire entendre raison. Voyant que l'affaire ne s'améliorait pas, Jovite, qui était respecté de tous, décida de prendre la parole.

Il dit: «Messieurs, je viens vous demander le pardon pour ces malheureux qui sont certainement des hommes de cœur. Il faut considérer Messieurs, que les hommes d'équipage éprouvent autant de peine que vous, qu'ils pensaient avoir pris suffisamment d'eau pour le voyage, mais, ils ont été trompés par ce calme continu de 26 jours qui est chose très rare. Considérez aussi que vous allez exécuter le capitaine et le docteur du vaisseau ainsi que quelques matelots qui ont femmes et enfants; ainsi, mettez-vous à leur place, vous qui avez aussi des femmes et des enfants que vous désirez tant revoir; de quels malheureux sorts vont être frappés ces familles par votre faute? Ainsi, mes chers amis, faites grâce à ces malheureux et vous en serez récompensés plus tard, soyez-en certains. Puis, si ces gens disparaissent, qui nous conduira à destination? Il n'y a peut-être pas un de nous qui sache les routes qu'il faut suivre sur la mer; c'est courir à notre perte!»

Un grand silence fit suite aux sages paroles de Jovite. Ses paroles, quoique mal exprimées en anglais, avaient produit un bon effet sur eux et, à sa grande stupéfaction et à celle des autres passagers, les rebelles laissèrent les cordes et se dispersèrent.

Comme par magie, le temps changea dès la fin de la journée. Il devint noir et presque aussitôt la pluie se mit à tomber par torrent. Alors, chacun s'est occupé à ramasser de l'eau.

Pendant que les passagers s'occupaient ainsi à ramasser de l'eau, il survint un coup de vent tellement fort que le navire faillit chavirer. Le vent dura toute la nuit et au jour, certains passagers remarquèrent qu'un petit vaisseau qui était près d'eux depuis le départ de San Francisco avait disparu.

Le vent n'a cessé de souffler au cours de l'avant-midi et, vers les 11 heures, le capitaine fit appel à tous les passagers. Il les réunit sur le pont et dit: «Messieurs, nous avons souffert et souffrons encore tous de la soif et, comme je ne veux plus rien faire sans votre approbation, je dois vous dire d'abord que nous n'avons plus que la moitié de la dernière tonne d'eau: c'est bien peu. Je dois vous dire aussi que nous pouvons nous rendre à cette barre qu'on aperçoit devant nous, qui est à la distance d'une cinquantaine de milles et où nous trouverons de l'eau après avoir franchi la montagne. Cependant nous ne pourrons en faire provision, car nous n'avons pas ce qu'il faut pour la transporter à notre vaisseau. Je dois vous dire aussi que si le vent, quoique moins favorable depuis une heure, continue, nous toucherons à Realejo dans environ sept heures.

Realejo ou Panama était le port où les passagers devaient être débarqués. Après une courte délibération, les passagers décidèrent de se rendre à Realejo. Comme promis par le capitaine, le navire prit sept heures pour atteindre le port.

À suivre...



Plusieurs habitants de Prologue sont extrêmement déçus. Les équipes sont déjà formées et la plupart d'entre eux en sont exclus. Adieu «veaux, vaches, cochons», la fortune leur passe ainsi sous le nez puisqu'il paraît que les joueurs de baseball du futur gagnent des salaires extraordinaires.

On sait qu'un joueur lance une balle et qu'une personne de l'autre équipe doit «frapper à l'aide d'un bâton pour ensuite courir pour toucher les buts». Il paraît que pour marquer des points il faut atteindre les quatre buts. Alors, ce matin, les membres des deux équipes étaient tous à l'entraînement. Ce que je n'ai pas compris c'est que dans le champ d'Eustache Lavoie, il n'y avait aucune vache alors que chez Léon Simard il y avait bien trois vaches au champ!

M'est d'avis qu'il y a anguille sous roche! Au village, les gens ne parlent que de cela. Inutile de vous dire que je n'étais pas le seul à observer ces pratiques et à essayer de comprendre les stratégies des deux capitaines.

Les enfants du futur ont manifesté de l'intérêt pour les vieilles recettes encore utilisées par certains guérisseurs de la paroisse et des environs. Il est certain que le docteur Harris me réprimanderait s'il savait que je vous communique ces recettes. Alors, motus et bouche cousue... chers amis... et ce ne sont pas des exemples à suivre:

**GUÉRISSEURS DE MAL DE DENT:** Pour guérir une rage de dents, il faut avoir reçu un «don». Les guérisseurs enlèvent le mal par leur seule volonté; mais, ils doivent le passer à d'autres. À moins d'avoir un mauvais caractère, on ne passe pas le mal de dents à d'autres personnes, mais plutôt à des animaux, par exemple, le premier chien ou le premier cheval rencontré. On peut aussi —ce qui est plus élégant,— jeter le mal de dents dans le poêle et le brûler.

Quelques mots:

- Vaut [Cet homme] dix mille louis: pour «est riche de dix mille louis»;
- Veilloche: pour «veillotte», petite meule de foin;
- Velimeux: pour «venimeux»;
- Vernailler: pour «s'occuper à des riens»;
- Verreuse: pour «vareuse», espèce de blouse de matelots

*Augustin Lebeau, journaliste*



## La grande aventure de Jovite Lambert (7)

Prologue, mardi 16 août 1853

### TEMPÉRATURE DU JOUR

Un soleil resplendissant a brillé toute la journée. Un vent léger et caressant s'est joint à nous vers le milieu du jour.

Le capitaine ne s'était donc pas trompé. Sur les six heures, les passagers aperçurent une première chaloupe qui venait à leur rencontre pour guider le vaisseau et lui faire éviter les rochers. C'est ainsi qu'ils arrivèrent dans une petite baie où déjà il y avait un gros navire à l'ancre. Le capitaine expliqua à ces gens leur détresse. L'officier en chef du gros navire ordonna qu'on leur livrât une tonne d'eau.

Outre cela, il y avait là, bon nombre de chaloupiers qui attendaient de transporter les passagers à la petite ville de Realejo, distancée de 4 milles de l'ancre des bateaux. La route ne pouvait se faire autrement qu'en chaloupe parce que la grève était marécageuse; l'eau était à la hauteur de la souche des arbres et entourée de grandes herbes.

La plupart des passagers prirent ces chaloupes et se rendirent à terre. Jovite et quelques autres hommes qui avaient sauvé l'équipage de la corde restèrent encore quelque temps sur le vaisseau à la demande du capitaine. Inutile de vous dire qu'ils passèrent une bonne nuit à fêter avec ces gens qui les considéraient comme leurs sauveurs.

Cependant, au matin, le reste des passagers embarquèrent dans une chaloupe, malgré les nombreux membres de l'équipage qui auraient aimé continuer la fête. Après avoir mis pied à terre, Jovite trouva mort un autre homme qui avait été malade des fièvres durant la traversée. Il était venu en Californie avec son fils de 15 ans. Jovite a appris alors que le petit navire qui les suivait avait péri durant le coup de vent.

À bord, il y avait 53 passagers dont seulement 3 personnes purent s'accrocher à des vergues détachées du vaisseau, et être rescapées par l'équipage d'un steamer qui, les ayant aperçus, était venu les quérir les sauvant ainsi d'une mort certaine.

Jovite et quelques autres compagnons engagèrent, pour une somme de \$15 chacun, des porteurs pour transporter leurs effets jusqu'à la ville de Granada, située à plus de 140 milles du lieu de débarquement. Quatre petits bœufs attelés sur une espèce de charrette, construite avec deux grandes perches servant de timon et d'un essieu avec de grandes roulettes sciées, transportèrent l'essentiel des effets des voyageurs.

Ces petits bœufs furent très efficaces; en moins de cinq jours, l'équipée avait parcouru, par des chemins très mauvais, une distance de 140 milles. Puis, Jovite demeura huit jours à Granada, attendant les bateaux qui étaient allés mener des passagers à San Juan. San Juan est l'un des ports de l'Atlantique dont la distance à parcourir est de 70 milles sur le lac Nicaragua, et 70 milles par la descente de la rivière San Juan.

Aussitôt que les bateaux furent de retour, Jovite et ses compagnons embarquèrent et partirent pour faire le même trajet. Pendant six jours il plut constamment sans que les 50 passagers puissent se mettre à couvert. Jovite attrapa les fièvres tremblantes.

Il paraît que les habitations sont rares sur les bords du lac Nicaragua, de même que sur la petite rivière San Juan. Les habitants sont des Noirs pratiquant la religion catholique. En descendant la rivière San Juan se trouve un petit village nommé San Carlos. Il est également peuplé de Noirs métissés avec des Espagnols.

En descendant cette rivière, Jovite vit des crocodiles d'une grosseur prodigieuse. Le lieu est un endroit propice pour ces bêtes, car toutes les grèves sont bordées, tant sur le lac que sur la rivière, d'arbres de diverses espèces dont l'eau va jusqu'à la souche, et le reste, de grandes herbes où les crocodiles se cachent. Outre les crocodiles, les lieux sont fréquentés par de nombreux canards et perroquets et il paraît qu'en certains endroits, des milliers de singes ont fait tellement de bruit dans leurs jeux que les passagers avaient peine à s'entendre parler.

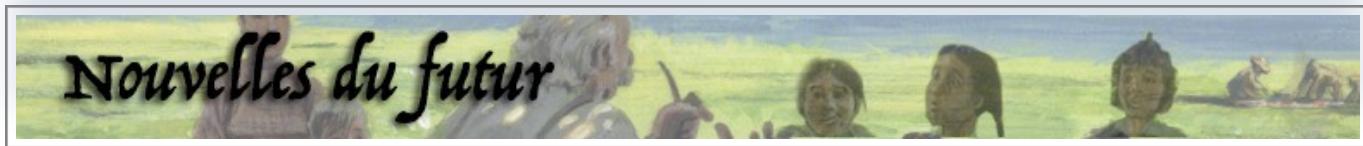
La venue de tout ce monde à San Juan sema la panique dans la population. Les gens étaient découragés, attendu qu'il était impossible de soutenir tant de monde; aussi, les notables de la place sont intervenus en demandant au capitaine d'une grosse frégate anglaise de transporter quelques centaines de passagers à Chagres.

Ce capitaine, quoiqu'il transgessait ses ordres, accepta, vu les circonstances. Le lendemain est arrivé un petit steamer qui embarqua également 800 hommes pour les mener à Chagres. Après ce départ, il restait peu d'étrangers à San Juan; Jovite était de ceux qui étaient demeurés dans la petite ville. Il aurait aimé se rendre à Chagres, mais les rumeurs disaient que le choléra et le typhus y exerçaient des ravages.

Le lendemain est arrivé un vaisseau à voiles chargé de provisions et qui rentrait aussitôt à New York une fois sa cargaison débarquée. Jovite n'allait pas manquer cette occasion de revoir les siens.

À suivre.

Voici quelques exemples à ne pas suivre:



TRAITEMENT DES HÉMORROÏDES: Porter dans un petit sac suspendu au cou une racine séchée de «chardon» (chardon, *Cirsium arvense*). Ce remède n'agit que si l'on n'en connaît pas l'identité. Le guérisseur ne peut donc s'en servir pour lui-même.

TRAITEMENT DE LA COQUELUCHE: Placer une chenille dans un petit sac suspendu au cou. Quand la chenille est séchée, la coqueluche est guérie.

GUÉRISON DES CLOUS: Mélanger, en proportions égales, de l'arcanson, du cierge béni et du saindoux. Pour les adultes, «on met plus d'arcanson parce qu'ils sont capables de toffer.» Ce remède doit être donné et n'être jamais vendu, car alors il perdrait son efficacité.

Quelques mots:

- Verveau: pour «verveux», sorte de filets;
- Vèze: pour «cornemuse», instrument de musique à vent;
- Visitation: pour «visite»;
- Vitement: pour «promptement»...

*Augustin Lebeau, journaliste*



## La grande aventure de Jovite Lambert (8)

Prologue, jeudi 18 août 1853

### TEMPÉRATURE DU JOUR

Un vent insouciant a apporté des nuages dès le jour levé.  
La pluie tombe sans arrêt depuis.

Les matelots mirent peu de temps à décharger les marchandises du vaisseau, mais il fallut beaucoup plus de temps pour monter à bord une charge de peaux et de bois à teinture. Plusieurs jours s'écoulèrent avant que le vaisseau ne fût prêt à partir. Jovite et une dizaine d'autres compagnons prirent un passage à bord du vaisseau. Le prix du passage fut de \$70 piastres pour chacun de ces hommes. Afin de hâter la partance, ils aidèrent les matelots à charger.

Le capitaine, voyant que Jovite et quelques autresaidaient les matelots, les invita de suite à bord leur offrant ainsi gîte et couvert. Une fois la cargaison à bord, il ne restait qu'à faire du bois pour le poêle de cuisine.

Pour ce faire, Jovite, accompagné de matelots, descendit du vaisseau et prit deux grandes chaloupes pour se rendre jusqu'à une grève où il y avait de gros corps d'arbres que la mer avait charroyés. Jovite proposa alors aux matelots de prendre le bois qui se trouvait le plus près. Sa suggestion ne fut pas retenue, car les matelots prétendirent que ces gros corps d'arbres, ayant séché longtemps au soleil, seraient trop durs à bûcher.

Ils conduisirent l'équipée au bois vert où l'eau montait jusqu'à la souche des arbres. Jovite commençait tout juste l'abattage d'un arbre lorsqu'il entendit, derrière lui, un bruit dans l'eau. C'était un crocodile qui venait sur lui. Il prit la poudre d'escampette et échappa, dans sa fuite, sa hache.

Inutile de vous dire qu'il cessa de bûcher à cette place et s'attaqua plutôt aux corps d'arbres durs dont je vous ai déjà parlé. Une fois la provision de bois embarquée sur le vaisseau, l'ancre fut enfin levée et le vaisseau partit en profitant d'une bonne brise.

Jovite avait acheté du tabac, moitié en feuilles, moitié en troquettes noires (feuilles de tabac filées, mises en rouleau). En voulant hacher ce tabac, il fut pris d'un mal au cœur. Un matelot prétendit que c'était le mal de mer et qu'il devait boire un peu d'eau de mer qui le ferait vomir le délivrant ainsi de son malaise.

Jovite savait que ce n'était pas le mal de mer vu qu'il avait déjà passé trois mois sur des mers parfois houleuses sans l'avoir jamais eu. Non, ce n'était pas le mal de mer, c'était la fièvre tremblante. Le lendemain, à 2 heures de l'après-midi, il se mit à trembler et, par la

suite, pendant trente-six jours à la même heure, il fut pris du même mal. Il était devenu tellement faible qu'il se traînait sur les genoux pour aller boire à la tonne. Étant un étranger pour tous, il n'eut l'aide d'aucun passager, car ceux-ci craignaient la maladie; une exception toutefois, le capitaine. Le capitaine était un gentilhomme, mais, ayant lui-même la dysenterie, il ne pouvait guère aider Jovite.

Enfin ils parvinrent à Key West où il y avait la quarantaine et où chaque vaisseau qui passait était tenu d'arrêter pour que les docteurs appointés à cet effet puissent faire la visite du vaisseau. S'ils y trouvaient quelqu'un atteint d'une maladie grave, ils le gardaient. Le capitaine fut gardé. Le reste des passagers et les membres de l'équipage passèrent trois jours à cet endroit. Pendant ces trois jours Jovite fut soigné par un médecin qui le guérit de sa fièvre tremblante.

Puis le navire repartit. Il faisait un vent très fort et Jovite était fortement incommodé d'une mauvaise diarrhée. Il n'y avait point de privé (toilettes) à bord. Par beau temps, les besoins se faisaient sur le devant du vaisseau où il y avait une place assez commode pour cela, mais, par gros vent, il n'y avait pas de moyen d'y aller. Jovite aurait pu se contenter d'un pot de cabine, comme faisaient les autres passagers, mais, il était trop gêné avec ces gens pour agir ainsi.

Trop gêné pour faire comme tout le monde, Jovite s'est risqué de se soutenir à une échelle de cordes que les matelots utilisaient pour monter dans les mâts du vaisseau. Aussitôt en place, une grosse vague le frappa avec une telle force qu'il échappa l'échelle à laquelle il se tenait. Jovite pensa d'abord que la vague l'avait jeté sur le pont du bateau... malheureusement non... il était dans l'eau.

Revenu à la surface de l'eau, les yeux embrouillés, il lui sembla que le vaisseau était maintenant à cinq ou six arpents de lui. Se croyant perdu, il n'appela pas au secours, car comme il pleuvait averse, il crut que tous les passagers étaient dans la cabine et qu'il ne pourrait être entendu.

En bon chrétien, il recommanda son âme à Dieu. Malgré tout il faisait tout ce qu'il pouvait pour se maintenir à la surface de l'eau, ce qui lui était très difficile à cause de ses pantalons et des grosses vagues.

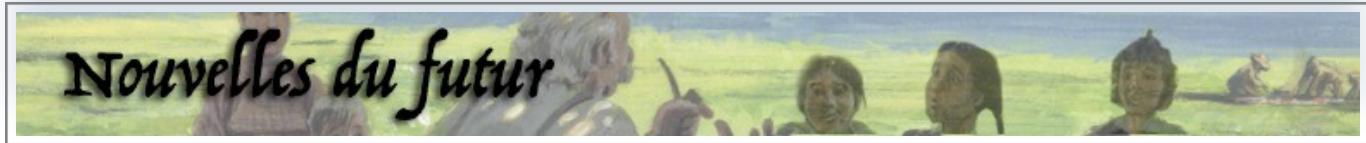
Puis Jovite se rendit compte que le vaisseau penchait par la force du vent, ce qui lui avait donné l'impression qu'il était déjà loin. Le bateau penchait maintenant de son côté et, par bonheur, il y avait un câble rattaché au mât qui pendait presque jusqu'à l'eau.

Ce câble avait un gros nœud à son extrémité, ce qui permit à Jovite de s'y accrocher plus facilement. Il empoigna ainsi le câble de manière à se tenir plus facilement à la surface de l'eau. Il appela alors au secours: l'appel fut entendu. Un homme prit une échelle de corde et la laissa pendante sur le flanc du vaisseau. Jovite s'agrippa à l'échelle et se hissa sur le pont.

Jovite expliqua l'origine de son aventure ce qui en fit rire plus d'un... mais ce qui occasionna aussi une grande sympathie de quelques passagers qui lui manifestèrent, par la suite, une grande amitié.

Arrivé à New York, Jovite dû attendre le lendemain pour prendre le chemin de fer et faire ainsi une partie du trajet qui le séparait dorénavant de sa famille et de Prologue.

À suivre.



Vraiment! La future partie de baseball sème l'émoi dans le village. Voici que monsieur le curé Chandonnay a dû ramener les esprits à l'ordre lors d'un sermon que tout un chacun se rappellera longtemps.

Écoutons-le quelques instants.

— Qui a fait cette terre que nous habitons; ce magnifique soleil qui nous éclaire, qui réchauffe la terre, qui mûrit les récoltes? Qui l'a suspendu si haut à la voûte du ciel? Qui a fait cette lune dont la lumière douce et tranquille tempère les ténèbres de la nuit et éclaire les pas du voyageur? Qui a formé cette multitude d'étoiles si variées, si brillantes, si belles? Qui les a placées à la voûte des cieux?

— Qui soutient la terre au milieu des airs, roulant avec une rapidité toujours uniforme depuis près de six mille ans? Qui a fixé des bornes à la mer, qui n'ose franchir un grain de sable contre lequel elle vient briser ses vagues, soulevées et poussées par la tempête?

— Qui fait qu'un grain de blé pourrit, pousse en herbe, et se change de nouveau en grains de blé? Qui a fait toutes ces fleurs dont les couleurs et la variété sont infinies et dont le nombre surpasse celui des cheveux de notre tête. Qui a formé ces poissons de grandeurs et de formes si variées pour en peupler les mers et cette multitude si étonnante d'oiseaux si brillants, si beaux, si légers, si prompts dans leur vol à travers les airs?

— Qui a fait ces animaux si différents de grandeur et de force et dont plusieurs servent à aider l'homme dans ses travaux? Quel est l'ouvrier qui a formé tous les organes de ces petites mouches, dont la perfection surpasse peut-être celle des organes des plus grands animaux?

— Qui a donné à l'œil la puissance de voir; à l'oreille celle d'entendre; à l'estomac celle de digérer? Qui a donné à l'herbe que mangent les animaux de se changer en lait, en chair, en poil, en sang...? Qui conduit le soleil, la lune et les étoiles à travers les airs, sans que jamais ils se dérangent de leur course?

— Qui a donné à l'eau la vertu d'étancher la soif; aux aliments celle d'apaiser la faim; à l'air celle de favoriser et d'entretenir la respiration et la vie; à la terre celle de produire une infinité de moissons, de plantes, de fleurs, toutes différentes, en grandeur, en couleur, en beauté.....Qui...?

Saperlotte... j'entends que l'on frappe à ma porte. Vous pourrez lire la suite de ce sermon dans ma prochaine chronique.

*Augustin Lebeau, journaliste*



## La grande aventure de Jovite Lambert (9)

Prologue, samedi 20 août 1853

### TEMPÉRATURE DU JOUR

La nuit dernière, une aurore boréale a illuminé le ciel tel un phare qui trace son sillon sur la mer. Ce matin, le ciel était noir et laissait présager du mauvais temps. Grande fut notre surprise de voir le ciel se dégager en après-midi et la noirceur du matin faire place à la clarté du jour jusque vers les 8 heures du soir.

qu'on claironnait, dans tous les journaux du monde, la découverte d'or en Californie. Lacroix avait promis à Jovite de remettre cette lettre en main propre à madame Lambert.

Jovite était donc de retour à Montréal, le 18 février 1853, vers les 5 heures de l'après-midi. La rumeur de l'arrivée d'un Canadien de retour de la Californie avait fait le tour de la ville comme une traînée de poudre. Des parents inquiets sont venus le rencontrer afin d'avoir des nouvelles de leurs garçons partis également à l'aventure en terre américaine.

Il y avait plus de 3 ans que Jovite était parti chercher fortune en terre lointaine.... en terre américaine. Il était parti avec quelques amis, habitants de la seigneurie de la Vadrouille, vers New York en espérant, une fois sur place, trouver une façon de s'embarquer sur un vaisseau en partance pour San Francisco.

Malgré son retour à Montréal, le 18 février, il revenait à Prologue, un mercredi, le 2 mars 1853 alors que le froid glacial d'hiver semblait tirer à sa fin. Cette journée-là, l'astre du jour a joué des gambettes à travers la masse de nuages que le vent traînait dans son sillage. Ici et là, au hasard des ouvertures, il avait lancé sur la couche de neige glacée des faisceaux de lumière jaune: lucioles rieuses scintillant au ralenti.

Jovite est arrivé de bon matin en conduisant un traîneau tiré par des chiens. L'attelage s'est faufilé habilement à travers les congères accumulées durant les mois de janvier et février pour finalement s'arrêter devant une petite maison.

Jovite se rappelle s'être d'abord occupé de bien arrimer le traîneau à chiens puis il a pris de la nourriture dans un sac et l'a jeté à ses bêtes qui semblaient affamées. Il s'est ensuite engouffré dans la maison sans même frapper et, peu à peu, la lumière des chandelles et du fanal a éclairé la petite maison. Puis, une épaisse fumée est sortie de la cheminée et s'est élancée paresseusement dans l'air glacial.

Madame Antoinette, ses enfants: Pierre, Justine, Louise et Mathilde apparurent sur le seuil de la porte aux côtés de Jovite. Enlacés, ils regardèrent le soleil grandir jusqu'à ce qu'il prenne toute sa place dans le ciel de Prologue.

Jovite n'est pas revenu riche comme il l'aurait voulu, mais il a tout de même réussi à amasser une certaine somme d'argent qui le place, dans l'ordre social de Prologue, bien au-dessus du niveau de richesse de la plupart des habitants du lieu. Bien sûr, sa fortune est beaucoup moins grande que celle de Léon Simard, mais elle lui a permis d'obtenir, depuis son retour, une quittance pour l'achat de sa terre. Depuis, Jovite a fait beaucoup d'améliorations à son établissement tel, une bâisse pour quelques chevaux, des remises, des crèches à foin, etc.

Diantre! Il est allé même jusqu'à proposer à madame Chiasson de s'associer à lui dans l'établissement, à l'auberge, d'un jeu de boules à deux allées et d'un jeu de billard. Mais, ce ne sont là que des projets et nul ne sait si, un jour, ils prendront forme.

Voilà donc pour l'histoire du périple de Jovite Lambert en terre d'Amérique. Dieu a permis son retour dans sa famille et, ma foi, je crois bien que c'est là un bon placement...

Voici la suite du sermon de monsieur le curé Chandonnay.

— [...] Qui...

Il va sans dire que cette interrogation ne m'aurait pas autant interpellée sans la présence du petit Justin Papineau, à peine âgé de 6 ans, fils d'Archibald et Perrette Lacoste. Lui et sa famille partagent, à l'église du village, le même banc que notre famille depuis près de trois ans. Il se tient toujours près de moi, à ma droite et, la plupart du temps, il s'endort tout contre mon épaule.

Mais, ce matin, je ne sais trop pourquoi, il buvait les paroles de monsieur le curé Chandonnay et à chacune de ses questions il regardait les uns et les autres. Je pouvais l'entendre réfléchir tellement sa réflexion me paraissait intense. Qu'est-ce que son intelligence pouvait bien dire en réponse à chacun de ces «QUI»?

Hum! Essayons de deviner! Non, ce ne pouvait être monsieur Léon Simard parce qu'il était chauve ni Jos Languille parce qu'il était trop pauvre. Encore moins Trefflé Bellerive parce qu'il ne sentait pas bon. Sûrement pas Ovide Polansky, c'était un étranger. Pas Jérôme Lagibotière non plus parce qu'il était toujours parti en forêt et qu'il n'avait pas le temps.

Ce ne pouvait pas être madame Thérèse Chiasson parce qu'elle vendait de la boisson. Non, non, pas mon père ni même ma mère....

Notre bon pasteur poursuivait, les mains en l'air, la tête haute :

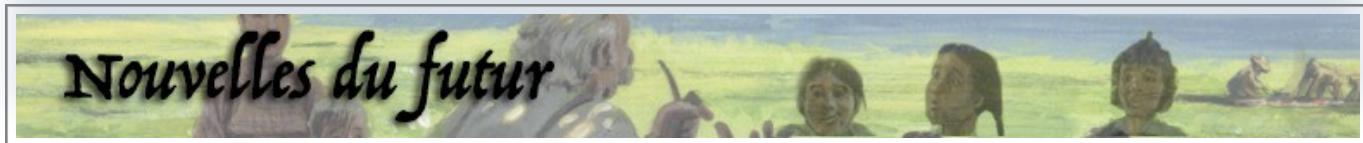
— Qui a donné à l'eau la vertu d'étancher la soif; aux aliments celle d'apaiser la faim; à l'air celle de favoriser et d'entretenir la respiration et la vie; à la terre celle de produire une infinité de moissons, de plantes, de fleurs, toutes différentes, en grandeur, en couleur, en beauté... Qui...?

Le petit Justin me regarda, tira sur ma manche de chemise et s'approcha tout près de mon oreille.

— Un seul homme a pu faire tout cela, c'est sûrement Jos Montferrand, chuchota-t-il.

Il avait le regard brillant. Cette trouvaille enfantine eut sur moi un tel effet que je fus pris, bien malgré moi, d'une irrésistible envie de rire. À tel point, que j'entrepris de sortir de l'église, feignant un malaise. Je marchais vers la sortie, plié en deux, me tenant le bas ventre et toussant fortement lorsque monsieur le curé laissa tomber, tel un couperet, la réponse à tous ces «qui a fait?».

— Héhé! Je vous laisse chercher! Vous aurez la réponse dans ma prochaine chronique.



Diantre! Ces jeunes du futur ont de l'imagination à revendre.

Voyez par vous-mêmes ce que le jeune Marc-Émile a écrit à Ovide Polansky!

«C'est par une belle journée d'hiver, je suis en train d'écrire mon envoi Prologue, j'écris le mot balade à l'ordinateur et soudain je suis aspiré par l'ordinateur.

Je tombe vraiment de haut, je vois plein de couleurs et soudain je tombe sur une couverture de gazon. Le voyage n'a pas été un très bon succès, j'ai bien failli vomir. Et tout à coup, j'entends une voix:

—« Bonjour, l'ami », c'est Ovide Polansky!

— Il ne me reconnaît pas. Je suis Marc-Émile ton correspondant.

Ovide est si content de me voir. Il décide de me montrer sa maison, il me prend par la main et il file comme un éclair. Ovide me montre sa maison ; elle est vraiment très grande, il me fait visiter, c'est très beau. Après il me montre sa ferme et ses animaux, on les flatte et on les caresse.

— Mais il y a une chose que je ne sais pas, répond Ovide.

— Quoi donc ?

— Comment tu es arrivé là dit Ovide?

— Je ne sais pas, j'ai écrit balade à l'ordinateur et je suis arrivé ici.

— Ce n'est pas grave, je sens qu'on va passer une très belle journée, dit Ovide.

Ensuite il m'emmène chez le marchand général. Là bas je vois plein de belles choses. Je rencontre aussi madame Chiasson, c'est très amusant. Maintenant il m'emmène au marais, il veut me montrer la cabane de Paulin Larose. C'est extraordinaire, la cabane est très bien faite.

C'est bientôt la nuit, soudain je m'avance et je tombe dans le noir et soudain, j'atterris sur ma chaise d'ordinateur, je suis retourné chez moi, j'ai adoré ma journée.»

Voilà pour l'histoire inventée de Marc-Émile.

Ovide était très content de me faire lire cette lettre, car il est très fier de correspondre avec un jeune homme aussi créatif.

— Je lui ai promis de transcrire une partie de sa réponse, car il craint que sa lettre ne se rende pas à destination en raison du décalage temporel entre nos deux mondes.

Voici sa réponse:

«[...] Si j'avais un ordinateur, moi aussi j'aimerais lui taper un mot magique pour aller te voir dans ton monde. Je pense que je serais plus perdu à Saint-Stanislas que toi à Prologue... C'est certain que j'aurais peur des autos qui circulent à vitesse folle, des avions qui vrombissent au-dessus de vos têtes, et de toutes ces machines qui vous entourent. Quand j'y pense, votre monde doit faire un bruit infernal!

Non, tout bien considéré, je préfère encore que ce soit toi qui viennes me voir. Quand j'ai lu ta lettre à ma famille, Côme, mon petit cousin, croyait que tu étais venu pour vrai et que je lui avais caché la vérité!

[...] Je suis étonné de voir que le futur est au mois de mai. C'est curieux que nous ne soyons pas dans la même saison, tu ne trouves pas? Vous faites les semences et nous en sommes à la fin des récoltes. C'est vraiment curieux. Tu ne m'as pas envoyé une vieille lettre, au moins! (Je blague!)»

— Saperlotte! L'homme a bien raison, ce repli du temps est bien curieux. Je m'interroge à savoir si cela aura un effet sur nous.

Notre mémoire survivra-t-elle à la dégradation du temps. Existe-t-il une frontière invisible délimitant nos deux univers si différents?

Notre aventure des LIGNES DE COMMUNICATION m'apparaît parfois être comme un glissement dans le temps comme si nous avions pénétré dans une sorte de vaste repli temporel.

Est-ce qu'il serait possible que nous soyons tous, un jour, entraînés dans un gouffre énorme et que nous ne puissions jamais revenir chez nous?

Brrr! Cette aventure me donne parfois la chair de poule!

*Augustin Lebeau, journaliste*



## Madame Pétronille Papineau et le docteur Harris...

Prologue, dimanche 21 août 1853

### TEMPÉRATURE DU JOUR

La nuit dernière une aurore boréale a illuminé le ciel tel un phare qui trace son sillon sur la mer. Ce matin, le ciel était noir et laissait présager du mauvais temps mais grande fut notre surprise de voir le ciel se dégager en après-midi et la noirceur du matin faire place à la clarté du jour jusque vers les 8 heures du soir.

Après l'office divin, le crieur public a fait l'annonce suivante:

#### AUX ENTREPRENEURS:

- Des soumissions seront reçues d'ici au 3 septembre par les syndics nommés pour la confection d'un pont en pierre et en bois entre les rives de la seigneurie Prologue et de la seigneurie de la Vadrouille.
- Pour plans et devis, s'adresser à monsieur Jean Laprise, en sa demeure.
- Cette annonce sera également faite dans les paroisses des seigneuries de la Vadrouille, de la Gâtine et de la Chamaille.

Diantre! M'est d'avis que le passeur, Trefflé Bellerive, aura des inquiétudes dans les semaines qui vont suivre.

Changement de propos! Monsieur Donald Laprise a fait savoir au public en général, par la voie des journaux locaux, que l'un de ses associés de Sorel, monsieur F.T. Cantara, entrepreneur, dispose maintenant de plus de 100,000 briques qui pourront servir à la construction de maisons ou d'édifices comme des écoles.

Y aura-t-il d'autres maisons construites en briques à Prologue? Telle est la question!

Il paraît que Joseph à Clophas a encore fait sortir le taureau de l'étable avec la malicieuse idée de voir son grand-père se mettre dans tous ses états et avoir un mal «de chien» à faire rentrer le taureau dans sa «stelle»!

Le petit a fait pire encore, il paraît qu'il a caché l'habit du dimanche de son grand frère parce que ce dernier refusait de l'amener pêcher, préférant faire le beau devant une belle jeune fille du voisinage.

Le pauvre jeune homme a été ainsi privé de ses visites pendant deux semaines, le temps qu'il découvre la cachette de son petit frère.

Cet après-midi, j'ai surpris madame Pétronille Papineau et le docteur Harris qui faisaient une promenade à cheval. Ils sont allés vers la montagne du Solitaire.

M'est d'avis qu'il y a une idylle là-dessous!

M'enfin, la prochaine fois je vais m'arranger pour les suivre et les surprendre!

Il paraît que de jeunes artistes peintres vont venir à Prologue pour faire de nouvelles aquarelles de nos maisons, de nos jardins et ainsi tenter de fixer par leurs images, la vie quotidienne des gens de Prologue.

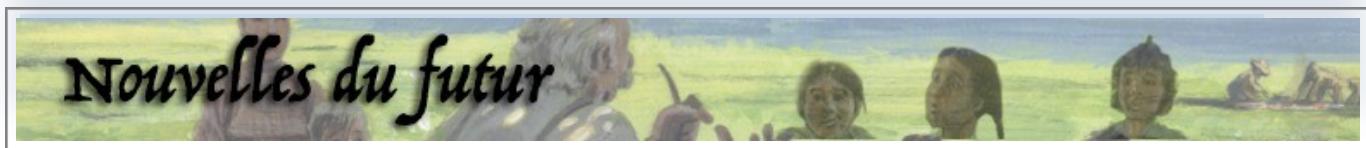
Je vois déjà certains habitants, parmi les plus orgueilleux, faire les jars et poser pour les artistes.

Hum! Je me demande si Jean-Léonce de L'Estampille qui a si magnifiquement réalisé le tableau de la seigneurie Prologue, sera de la visite.

Demain, il y aura une grande fête à Prologue. Le seigneur nous a tous invités au manoir pour nous faire une annonce de la plus grande importance.

Pour l'occasion il y aura des jeux, des chants, un pique-nique et de la danse en soirée.

Il me fera plaisir de relater l'événement dans le cadre de mes chroniques quotidiennes. Soyez-y !



Chloé Lavoie a reçu toute une nouvelle.

Joëlle, une correspondante, l'a informé qu'il existe des serres dans le futur qui permettent aux plantes de pousser l'hiver. Vous pensez bien que Chloé est très intéressée par cette nouvelle. Elle a donc demandé plus de détails.

Voici ce qu'elle a écrit à sa correspondante:

— «Je suis très étonnée et aussi très intéressée par les serres dans le futur.

— Tu me dis que vous pouvez faire pousser des fleurs en hiver... vraiment, j'en tombe sur le dos. Imagine que je puisse faire la même chose ici. Cela veut dire que je pourrais avoir sous la main toutes les simples dont nous avons besoin pour fabriquer les médicaments, les tisanes et les remèdes!

— Ainsi, je pourrais offrir à ma grand-mère toute la camomille, la mauve, la sauge, le thym, l'hysope, l'aigremoine, l'aspic ou l'artémise dont elle a besoin.

— Crois-tu que je pourrais me fabriquer une serre? Est-ce bien difficile? S'il te plaît, explique-moi comment faire.»

Hum! Cette jeune fille a l'enthousiasme facile!

J'ai expliqué à mademoiselle Chloé que l'existence de serres n'était pas étrangère à une certaine classe de gens bien nantis de Québec et de ses environs.

Ce sont messieurs Charles Harris et le juge de paix, Donald Laprise qui ont séjourné quelques années à Québec qui m'ont certifié ce fait.

C'est surtout, le docteur Harris qui, ayant fréquenté une jeune fille anglaise appartenant à la haute société de Québec, m'a le plus renseigné à ce propos. Diantre! Ces gens-là ne vivent pas en dehors des grands courants et des grandes idées européennes.

Le seigneur Gonzague Prologue m'a raconté que son père fréquentait dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, autant, à Montréal et à Québec, une société aisée qui menait, malgré le changement de régime (du régime français au régime anglais) une vie galante.

À cette époque, les villas de Sillery étaient les lieux privilégiés pour les soirées mondaines.

Par exemple, le seigneur Aristide Prologue qui avait eu une éducation américaine et qui parlait un parfait anglais fut présenté au général Henry Watson Powell. Ce dernier avait acquis la partie nord de la châtellenie de Coulange en 1780 et y avait construit une magnifique demeure, qui porta successivement les noms de « Powell Place » et de « Spencer Wood ».

Il paraît que c'est à la même époque que fut construite la « Maison Montmorency » ou « Kent House » sur les bords des chutes par le général Frédéric Haldimand, gouverneur de la colonie de 1778 à 1784.

Pour sa part, le seigneur Gonzague Prologue a constaté de visu, durant la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, l'essor de villas, des résidences monumentales de la porte Saint-Louis au Cap Rouge. Il m'a décrit ces lieux magnifiques. Il paraît que leurs jardins suivent la falaise.

Ces maisons furent d'abord des résidences d'été, mais, avec le temps, ces villas sont devenues des habitations permanentes possédées par de riches Britanniques.

Elles sont un peu en retrait de la ville de Québec. On y a fait divers aménagements qui font honneur à la nature et aux arts, comme les jardins et les serres, salles de musique et salles de peinture.

Il y a de cela quatre ans (en 1849), Spencer Wood, ou Bois-de-Coulonges, est devenue la résidence officielle du gouverneur.

Le seigneur Prologue qui a visité le lieu à quelques reprises entre 1833 et 1849 (on y tenait de grands bals) m'a confié avoir bien connu l'ancien propriétaire, Henry Atkinson, un riche négociant et président de la société d'horticulture de Québec. Avant de se départir de sa magnifique résidence au profit du gouverneur, il avait aménagé de grands déploiements de fleurs, de fruits et de jets d'eau.

Il paraît que c'est de toute beauté.

*Augustin Lebeau, journaliste*



## Information cruciale au sujet de la partie de baseball

Prologue, lundi 22 août 1853

### TEMPÉRATURE DU JOUR

Temps chaud et sec. Les chapeaux de paille ont été de mise une partie de la journée. Un orage subit nous a surpris. Heureusement, il s'en est allé aussi vite qu'il est apparu.

— Qui a fait tout cela ? C'est la puissance de Dieu !

Au même instant, le tonnerre gronda. Je réussis à me ressaisir et retournai à ma place aux côtés du petit Justin, rouge comme une pomme. Rouge de honte ou de peur ? Je ne sais trop. Monsieur le curé avait entamé la deuxième partie de son sermon.

— Apprenez à craindre la puissance redoutable de Dieu qui peut nous perdre et nous anéantir à chaque instant, qui nous tient comme suspendus par un fil au-dessus d'un gouffre affreux, qui au même moment ou nous pécherons peut nous frapper de la foudre, ouvrir les abîmes de la terre pour nous engloutir; nous précipiter à jamais dans les enfers; ordonner à la mort de nous saisir, à l'air de nous étouffer; aux animaux féroces de nous dévorer, aux démons de nous étrangler, à notre cœur de cesser de battre, à notre âme de sortir de notre corps afin de comparaître à son redoutable tribunal pour y recevoir son jugement.

Cette fois-ci, ce fut au tour du jeune Bernard Hamelin de sortir de l'église en toute hâte. Vraisemblablement ce n'était pas pour les mêmes raisons que moi, car il avait le teint pâle et des larmes coulaient abondamment sur ses joues. Je profitai d'un moment d'inattention de notre prédicateur pour aller le retrouver. À ma vue, il se jeta dans mes bras et dit en pleurant :

— Est-ce qu'il pleut à cause de moi ? Est-ce que le tonnerre va tomber sur notre maison ? Est-ce que le démon va venir me chercher ?

Je ne comprenais pas pourquoi ce jeune garçon, d'habitude si raisonnable et si peu impressionnable, tombait dans une telle inquiétude ! Une fois qu'il fut calmé, je lui demandai de me dire ce qui n'allait pas et l'avait ainsi jeté dans cette détresse.

Il m'expliqua qu'il avait caché une information cruciale au bon déroulement de la partie de baseball ou du moins qu'il n'en avait fait la révélation qu'à monsieur Eustache Lavoie qui en retour l'avait inclus dans son équipe. Était-ce un péché ? Il avait peur d'être puni...

La pluie tombait, abondante et rieuse! Elle nous jouait un bon tour, il n'y aurait pas de partie de baseball... Du moins pas aujourd'hui!

Ce n'était que partie remise.



Mademoiselle Vitaline remercie tous les élèves des classes qui ont relevé ses défis. Certains ont eu plus de succès... d'autres moins! Mais, m'a-t-elle dit, la main sur le cœur, il est certain que tous et toutes ont travaillé du meilleur de leur connaissance.

— Cela montre seulement qu'il y a plus d'un chemin, plus d'une façon de faire pour résoudre un problème et, que lorsqu'on se trompe, il ne faut pas avoir peur d'emprunter un autre sentier qui permettra d'explorer de nouvelles solutions.

Je suis du même avis que cette charmante jeune fille et il me presse de féliciter tous les participants. Vous êtes fantastiques et votre courage vous honore.

Que Dieu vous garde!

Quelques mots: suite et fin.

— Voiler [Se]: en parlant du bois, pour «se tourmenter, se déjeter». En parlant du fer qui se dejète, on dit qu'il s'envole;

— Voiturier: pour «charron». Un voiturier est celui qui conduit une voiture;

— Voilier d'oiseaux: pour «volée» ou bande d'oiseaux qui volent;

— Voyage de foin, de bois, etc.: pour «voie, charretée, charge»;

— Waiter: mot anglais pour «garçon d'hôtel»;

— Watchman: mot anglais pour «homme de guet».

*Augustin Lebeau, journaliste*



## Les Simard affrontent les Lavoie

Prologue, mercredi 24 août 1853

### TEMPÉRATURE DU JOUR

Quel temps magnifique, quel temps idéal pour la promenade; vent sec et doux, ciel bleu sans nuage; veillée troublante de sérénité!

Aujourd'hui est un grand jour. Nos deux équipes s'affrontent dans un duel qui marquera les annales de Prologue. Dans un futur inconnu, on parlera de cette première partie de baseball. On nommera les héros et on adulera les vainqueurs. Peut-être même certains traverseront ce siècle pour être reçus au temple de la renommée du base-ball dans le futur...

Il y a eu un changement important concernant les entraîneurs. Ce sont Eustache Lavoie et Léon Simard qui ont été mandés pour remplacer Roger Lamarre et compagnie.

La partie est prévue pour 3 heures de l'après-midi. Elle aura lieu devant le manoir sur le terrain qui longe le cimetière. On a décidé, après maints balbutiements, de placer le «marbre» dans le coin de l'enclos de Rebelle. Force est de constater que c'est l'emplacement le moins dangereux pour les fenêtres.

Voici la position de chaque membre des deux équipes. Derrière le marbre, pour les deux équipes, monsieur le curé Chandonnay.

Les Simard...

Léon Simard est entraîneur. Il est chargé de la stratégie. (1<sup>er</sup> frappeur)  
 Étienne Simard sera le lanceur de la balle. (4<sup>e</sup> frappeur)

Paul Simard jouera au premier but. (3<sup>e</sup> frappeur)

Jérôme Simard au deuxième but. (2<sup>e</sup> frappeur)

Claire Simard au troisième but. (9<sup>e</sup> frappeur)

Joseph-Marie Lagaroche à l'arrêt-court. (8<sup>e</sup> frappeur)

Louis Laporte au champ gauche. (7<sup>e</sup> frappeur)

Michel Dutoit au champ centre. (6<sup>e</sup> frappeur)

Désiré Lagrange au champ droit. (5<sup>e</sup> frappeur)

## Les Lavoie...

Eustache Lavoie, entraîneur responsable de la stratégie (4<sup>e</sup> frappeur)  
 Henry-Firmin McLean, lanceur de balles. (5<sup>e</sup> frappeur)  
 Charles Lavoie au premier but. (1<sup>er</sup> frappeur)  
 François Lavoie au deuxième but. (2<sup>e</sup> frappeur)  
 Alexis Lavoie au troisième but. (3<sup>e</sup> frappeur)  
 Luc Papineau à l'arrêt-court. (6<sup>e</sup> frappeur)  
 Vitaline Lavoie au champ centre. (7<sup>e</sup> frappeur)  
 Bernard Hamelin au champ droit. (8<sup>e</sup> frappeur)  
 Édith Desrosier au champ gauche. (9<sup>e</sup> frappeur)

Le seigneur Gonzague Prologue est l'arbitre officiel au marbre. Monsieur Donald Laprise est au premier but; Jérôme Lagibotière au deuxième but et Désiré Lebeau au troisième but.

Monsieur le curé ne frappera pas. Nos deux entraîneurs ont décidé, sans même se consulter d'être frappeurs désignés. On les verra donc au bâton.

Le docteur Harris est le soigneur des deux équipes. Roger Lamarre est le marqueur officiel. Il comptera les points et les morts.

Marc Borduas est la mascotte des Simard. Il est déguisé en Backstreet Boys. Jos Languille est la mascotte des Lavoie. Il est déguisé en jeune du futur à la mode Yo.

Les joueurs sont à leur réchauffement. Les balles volent très haut, dans le ciel de Prologue. Ce que l'on voit est difficile à décrire tant il y a de va-et-vient. Les gens sont dispersés un peu partout. Certains se sont dit que les meilleures places étaient près de leurs favoris. Ainsi, Jane-Édith Caldwell tient Luc Papineau par le bras. Elle veut lui prodiguer ses conseils.

Plusieurs, parmi ceux qui écrivent à des jeunes du futur et qui ont transmis les informations glanées ici et là, se tiennent prêts à intervenir. Marie-Louise Beaulieu offre des chiques de tabac. Thérèse Chiasson a apporté de la tarte aux pommes. James MacPherson se promène sur le terrain avec sa cornemuse. Pauline Lemieux a encore fait des biscuits. Hilaire Borduas a sa provision de galettes de sarrasin. Paulin Larose a entraîné son chien Poildru à rapporter la balle. Angélique Hamelin a fait des brioches. Clothilde Marchand vend des casquettes de paille.

Et, tout un chacun prend des gageures. On parie sur la soutane de monsieur le curé. Combien de balles laissera-t-il passer? Qui gagnera ? Est-ce que Léon Simard et Eustache Lavoie en viendront aux coups? Qui frappera la balle le plus loin? Qui réussira le premier à voler un but? Faut dire que les buts sont placés sous haute surveillance, car il y a un seul ensemble de remplacement. Qui a le plus haut salaire ? Etc., etc. Charles Harris s'avance pour lancer la première balle...

(à suivre)



Le grand Maxime est venu me voir ce matin, en catimini. Il avait, selon lui, des informations urgentes à me faire parvenir. Elles étaient d'autant plus urgentes qu'elles provenaient du futur et qu'elles lui avaient été expédiées par le biais de la chronique réservée aux habitants de Prologue qui ne correspondent pas régulièrement avec le futur.

Diantre! Je ne savais même pas qu'une telle chronique existait. Il y a quelque chose de pas catholique là-dessous! Quoi qu'il en soit, il est de mon devoir de vous faire part de notre conversation.

— Fichtre! dit-il, admiratif. J'ai reçu peu de lettres en provenance du futur et je veux absolument que vous parliez de ces jeunes qui se sont donné la peine de me décrire un sport dénommé «soccer».

— Vous verrez, ajoute-t-il, tout est expliqué très clairement de telle manière que nous pourrions envisager d'organiser une partie de soccer pareille à la partie de baseball.

— Délaissez son verbiage du dimanche, il ajoute: «c'est full intéressant, c'est super cool»!

— Alors je laisse ces élèves de cinquième année de l'école Dollard du Cap-de-la-Madeleine nous expliquer les règlements du soccer. Espérons que nous en ferons usage un jour pas trop lointain.

Voici les règlements du soccer. «Il y a 2 équipes de 11 joueurs, 1 ballon et 2 buts. Il faut envoyer le ballon dans le but adverse en utilisant seulement les pieds. Parfois, on peut utiliser la tête ou la poitrine. On utilise les mains seulement quand le ballon sort des limites du terrain par le côté. Chaque équipe a un gardien qui peut utiliser ses mains dans sa zone de but. Le but mesure 8 pieds de large et 6 pieds de haut. Bonne partie et donne-nous des nouvelles.»

— M'est d'avis que ce sport doit être passionnant à jouer. Pardi! Je crois bien qu'il conviendrait parfaitement à quelques habitants têtus ou bien encore écervelés. Il est certain que recevoir un ballon sur la tête ne leur causerait pas trop de dommages.

*Augustin Lebeau, journaliste*



## Pitreries et pagaille au baseball

Prologue, vendredi 26 août 1853

### TEMPÉRATURE DU JOUR

Il fait un temps de crapauds et de grenouilles. Les hommes et les bêtes de Prologue sont bien au sec, probablement à ressasser la partie de baseball.

Aujourd'hui, je suis moins certain que notre partie de baseball marquera les annales du futur, mais il est certain qu'elle marquera les annales de Prologue par l'immense confusion et les bouffonneries que nous y avons vues.

Maintenant, nous savons que la décision de placer le «marbre» dans le coin de l'enclos de Rebelle ne fut pas une bonne idée. On ne sait trop par quel subterfuge, Rebelle a pu sortir de sa stèle pour venir admirer le spectacle.

Pardi! lorsque la balle se retrouvait dans son enclos, il était extrêmement difficile de la récupérer. L'animal posait lourdement un sabot sur la balle et s'en faisait le gardien. Son regard semblait vouloir nous défier tous, pauvres mortels que nous sommes! Rebelle n'a accepté que la présence de Poildru dans l'enclos et seul le chien avait le droit de prendre la balle.

Encore heureux que la soutane de monsieur le curé ait laissé passer peu de balles, car nous en serions encore à la troisième manche tellement Rebelle faisait obstacle à la partie. La soutane de monsieur le curé fut tellement efficace que nous en sommes venus à la conclusion que ce vêtement devait faire partie de l'équipement des receveurs du futur.

Nous croyons cependant que vous y avez fait quelques modifications vu que monsieur le curé a piqué du nez à quelques reprises lorsqu'il «s'écartillait» trop pour attraper la balle. Il a perdu quelques boutons que madame Pauline Lemieux a sûrement déjà recousus! D'ailleurs, il a fallu toute la diplomatie du seigneur Gonzague Prologue pour que la ménagère ne procède à la réparation «illico presto» sur le terrain!

Pour ce qui est de la surveillance des buts, rien à dire sinon que Désiré Lebeau au troisième but passait plus de temps à rire qu'à faire son travail ce qui fait qu'un «finfinaud» a volé le troisième but juste après la quatrième manche et il nous a fallu plus d'une demi-heure pour le retrouver. Le «niais» à Marc Borduas était assis dessus. Il paraît que cela était plus confortable.

Jérôme Lagibotière était tellement à son affaire que les coureurs devaient en faire le tour pour pouvoir mettre le pied sur le but. Et puis, Donald Laprise, au premier but, a vu sa pipe se casser suite à une course effrénée de la jeune Vitaline Lavoie. Elle est arrivée vers le premier but à toute vitesse et n'a pu s'arrêter avant de heurter le pauvre homme qui, outre sa pipe cassée, s'est mis à saigner du nez abondamment.

Le docteur Charles Harris est vite intervenu, sans succès! Il a fallu la présence de Chloé Lavoie pour mettre fin à l'hémorragie du juge de paix. La petite l'a à peine touché et le sang a cessé de couler. Vous dire la stupéfaction du docteur Harris! Je crois bien qu'il en est encore ébranlé.

Roger Lamarre, le marqueur officiel, s'est trompé à quelques reprises dans le marquage des points et des morts. Faut croire que son système d'annotations constitué principalement de croix et de têtes de mort était déficient. Il est arrivé que dans une même manche il y ait eu cinq morts avant que monsieur Lamarre ne remarque l'erreur. Heureusement, mademoiselle Elisabeth Tremblay est venue lui prêter main-forte pour le reste de la partie.

Marc Borduas, la mascotte des Simard, outre son vilain tour, a fait un terrible tapage durant toute la partie. Il n'a cessé de chanter! Si on peut appeler ainsi les hurlements et les grognements qui sortaient de sa bouche ! Yéyéyéyéyé, dadadadada, couitcouitcouit, lalalalalala!

Près de lui, les frères Gadouas haranguaient la foule. J'ai même vu, à un certain moment, les partisans des Simard se mettre à genoux à la demande de leur mascotte et faire une espèce de mouvement que je pourrais décrire ainsi: les deux bras étaient d'abord levés au-dessus de la tête puis, en cadence, les uns après les autres, les habitants ramenaient leurs bras vers le sol. C'était comme un signe d'adoration.

Ma foi! je crois bien que monsieur le curé trouvait cela païen, car il a demandé que ça cesse. Notre mascotte disait «faire la vague» comme les jeunes du futur l'avaient décrit à Désiré Lebeau.

Jos Languille, la mascotte des Lavoie, avait fière allure dans ses vêtements trop grands. Il y avait de la place pour deux quêteux dans ses culottes. Il aurait pu également faire office de receveur, car avec un fond de culotte aussi bas, c'était comme s'il avait une soutane.

Disons que son action a été un peu plus discrète et de bon goût que celle de la mascotte adverse. Il avait cependant convenu avec les partisans des Lavoie d'une forme de parade. Lorsqu'il levait son bâton de quêteux au-dessus de sa tête, ce qui se passait à ces moments-là est... hum! Les enfants faisaient une roulade dans l'herbe alors que les plus vieux levaient le poing au ciel en criant «Youppi»!

Inutile de vous dire que tous les enfants de la seigneurie étaient assis non loin de ces curieux personnages et semblaient s'amuser à les voir ainsi s'émoustiller.

Ainsi donc, j'ai terminé ma chronique précédente en écrivant: après le réchauffement des joueurs, le docteur Harris a lancé la première balle. Il en a laissé plus d'un sceptique sur ses qualités de lanceur! La balle est allée se perdre dans l'enclos de Rebelle et a atterri sur

une belle grosse bouse de cheval. Inutile de vous dire que ce n'est pas lui qui a nettoyé la balle, mais le petit Bernard Hamelin qui, ma foi, ne semblait pas éprouver de répugnance à faire tout cela.

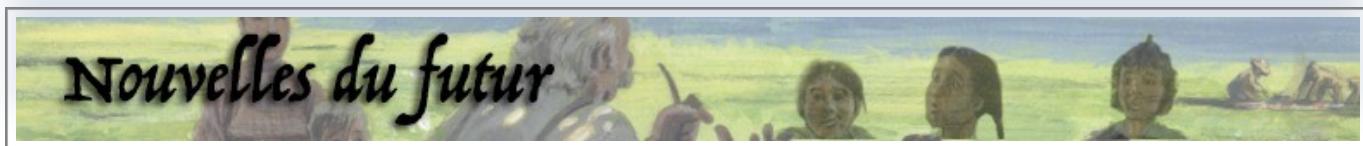
Les gens étaient dispersés un peu partout et n'eût été la présence de Jean Laprise, tout cela aurait bien mal tourné. Au début de la partie, les supporters des uns côtoyaient les supporters des autres et cela ne faisait pas bon ménage. Et je ne vous parle pas des tentatives de certains, d'espionner les stratégies des deux capitaines d'équipe.

Jane-Édith Caldwell s'est fait vertement rabrouer par Léon Simard qui trouvait qu'elle avait l'oreille trop grande et qu'elle était bien trop près du banc de ses joueurs.

Sans parler que mesdames Marie-Louise Beaulieu, Thérèse Chiasson, Pauline Lemieux, Angélique Hamelin et monsieur Hilaire Borduas dérangeaient les joueurs n'importe quand en leur offrant après chaque manche, chiques de tabac, tartes aux pommes, brioches, galettes de sarrasin.

Et là je ne vous parle pas de l'affreux son qui est sorti de la cornemuse de monsieur MacPherson. Nous avons frémi pendant au moins deux manches!

À suivre.



Aujourd'hui, je vais parler d'un certain jeune homme qui est arrivé dernièrement au village Prologue, en compagnie de sa mère, très malade. Il s'agit de Gaston-Marie Laboutonnière, un jeune français originaire d'une petite ville nommée Bretteville-L'Orgueilleuse. Il paraît que cette petite ville est située près de la ville de Caen.

Ils sont parvenus au village Prologue après une longue odyssée et, paraît-il, ce sont nos jeunes correspondants du futur qui les ont guidés, tout au long de leur périple, vers le village Prologue.

Madame Laboutonnière va beaucoup mieux depuis que le docteur Harris et sa sœur prennent soin d'elle. Ici, à Prologue, tous sont émus par cette histoire fantastique. Imaginez, le jeune Gaston-Marie recevait des lettres en provenance du futur par le biais d'un coffret magique. C'est dire que notre machine spatio-temporelle l'a fort peu impressionné.

Il m'a longuement parlé de la gentillesse et de l'intelligence de leurs correspondants. Il a préparé une lettre à leur intention et comme il veut s'assurer que tous la liront il m'a très poliment demandé de la produire également dans le cadre de cette chronique.

Ma foi! Je ne pouvais refuser une telle demande. Je vous fais donc part du dernier envoi de Gaston-Marie à tous ceux et celles qui l'ont si gentiment mené à bon port. Voici ce texte:

— «PARDI! C'EST ICI QUE JE VEUX VIVRE!»

«Le jour a été consacré à une promenade sur le territoire seigneurial. Le temps est merveilleusement beau. Je suis, tel un observateur attentif, sur le chemin faisant face au manoir. Je vois l'enclos des chevaux clôturé en pieux de cèdre et le mur de pierre du verger.

Mademoiselle Hortense m'a confié que cet endroit est magnifique lorsque les rosiers sauvages sont en fleur. Malheureusement la saison des roses est fanée... je verrai ce décor l'an prochain. Dans le mur de pierre, je remarque une ouverture en forme de voûte qui permet d'accéder au verger.

À dire vrai, j'admire ces lieux depuis mon arrivée à Prologue, c'est mon coin préféré, mon jardin secret où je vais lire et relire toutes vos lettres. Comme vous savez sans doute, le seigneur Gonzague Prologue est un homme à la fortune fort appréciable. Il a de nombreux arpents de terre en culture, en pâturage, en jardins et vergers et en bois debout. On retrouve plusieurs productions sur les deux fermes qu'il exploite principalement par baux de métayages soient: blé, orge, seigle, pois, avoine, sarrasin, blé d'Inde, patates, navets, trèfle, mil et autres fourrages.

Le cheptel des deux fermes comporte: taureaux, bœufs, vaches laitières, veaux et génisses: chevaux de tous âges; moutons; cochons qui donnent viande, beurre, fromage et lard. Le cheptel est axé principalement sur les animaux de travail pour la culture du sol et aussi pour le défrichement et l'exploitation forestière. J'ai compté 7 chevaux et huit paires de bœufs, avec leur harnais, traîne, et chaîne de pièce. Mon cheval préféré est Rebelle et le seigneur Gonzague Prologue m'a permis de le monter. À ma grande stupéfaction, l'animal n'a pas fait le difficile et nous avons fait une promenade que je n'oublierai jamais.

C'est le jeune Bernard Hamelin qui avait fièrement préparé la monture pour moi. Ce jeune garçon est fort gentil et, que dire des autres employés du seigneur. Monsieur Hilaire nous offre mets sur mets et j'avoue que je ne me suis jamais autant régalé. Ce traitement, cumulé aux bons soins du docteur Harris, a vite remis ma mère sur pied. J'ajoute que le pain de la boulangère, madame Angélique, a aussi contribué à notre pleine satisfaction.

Le seigneur Prologue possède également un moulin à scie et un moulin à farine. Le moulin à farine est imposant par son architecture massive construite en pierre des champs. Il trône sur une nature magnifique. J'ai fait la connaissance du meunier, un certain monsieur Martin Magloire dit Tudor. Lorsque je l'ai vu, il avait le nez tout enfariné et il m'a souhaité la bienvenue en me serrant très fort la main. Sainte-Farine, pour reprendre une de ses expressions favorites, il a une bonne poigne, le meunier.

Comme je disais plus haut, j'ai fait la connaissance de tous les occupants du manoir. Bien sûr, il y a le seigneur Gonzague Prologue et son épouse, dame Madeleine Delorme, leurs filles, et les

domestiques. J'imagine que vous connaissez tous ces gens depuis le temps de l'installation des LIGNES. Et oui! Je suis au fait de cette histoire fantastique. Votre boîte aux lettres est un peu comme mon coffret magique. Nous étions si proches et si loin à la fois!

Je fus fort étonné, à mon arrivée, de voir un bâtiment aussi imposant. Le manoir est un vaste bâtiment en pierre mesurant environ 100 pieds sur 35. Il est magnifiquement bien entretenu et chaque pavillon révèle la personnalité de ses occupants. Pour sûr, tous les habitants de Prologue nous voulaient sous leur toit. Madame Chiasson, l'aubergiste, nous a promptement offert une chambre dans son auberge, mais il allait de soi que nous devions donner préséance au seigneur du lieu. Cependant, nous avons eu le grand honneur de goûter à la tarte aux pommes de l'aubergiste et j'en suis encore époustouflé.... ce fut un pur délice.

J'ai vu aujourd'hui Monsieur Laprise, le percepteur seigneurial, le notaire et juge de paix de Prologue. Cet homme est fort occupé. Je disais donc que nous l'avions rencontré à propos du testament de mon père. C'est alors que ma mère m'a révélé que l'idée de venir s'établir à Prologue lui était venue suite à une lettre de ce dernier. Il avait, paraît-il, fait de nombreuses recherches pour retracer ma mère. Dans cette lettre, il lui demandait de venir s'établir à Prologue afin que nous puissions jouir de l'héritage laissé par John-Peter, le défunt frère du seigneur Gonzague Prologue. Et oui, mon père, est John-Peter Prologue, un frère du seigneur, Gonzague Prologue.

Monsieur Laprise est un homme aimable, spirituel et doux. Il est marié et sa femme, dame Mathilde, est très bien. Ils ont une chatte qui est, ma foi, toujours occupée à courir après je ne sais trop quoi! Quoi qu'il en soit, nous avons fait... ami-ami et, Chaconne me suit parfois pendant des heures.

Le seigneur Prologue nous a montré un tableau qu'un artiste a fait de mon père avant qu'il ne décède. Il est âgé et semble fatigué par la vie et malgré cela, il est facile de voir notre ressemblance. Cela se voit comme le nez au milieu de la figure.

Cet artiste et bien, croyez-le ou non, c'est Jean-Léonce de l'Estampille, mon ami disparu. Le seigneur Prologue lui a écrit lui faisant la requête de venir rapidement à Prologue, car une surprise l'y attendait. Nous nous sommes retrouvés et avons longuement pleuré. Moi et ma mère en sommes encore tout chavirés. Jean-Léonce nous a promis de ne plus jamais disparaître sans laisser d'adresse. Nous le verrons sûrement maintes fois à Prologue... c'est une promesse.

Ma mère m'a assuré que lorsqu'elle a rencontré mon père, il avait tout du gentilhomme romanesque. Elle l'a beaucoup aimé, mais, par un coup du destin, la vie les a séparés avant qu'elle ne lui apprenne son état».

À suivre.

*Augustin Lebeau, journaliste*